

Journal plein
d'humour et
de bandes dessinées

mensuel

Aut. 79 n° 127 10 F
Portugal 120 escudos
Suisse 6 F.S.
Canada \$1.75

charlie



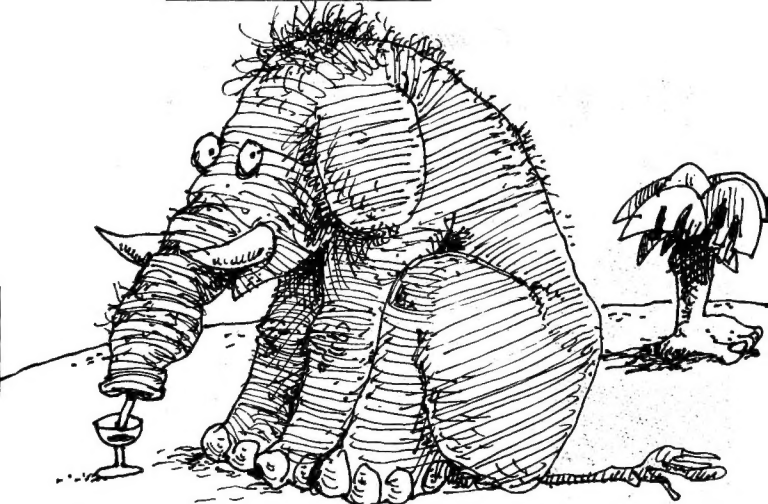


COLLECTION FASTUEUSE!
 de RICHARD ET WOLINSKI
 en 2 volumes (tome 1 et tome 2)
 A COMMANDER AUX
 EDITIONS DU SQUARE, 10 RUE
 DES TROIS PORTES, 75005 PARIS
 PORT GRATUIT. REDUCTION DE 20% AUX ABONNES
 d'après Emmanuelle de CREPAX
 Ansan, 140 pages





- 3 Cabu
- 5 LE GRAND DUDUCHE
- 5 Varenne
- ARDEUR
- 16 POLARS
- 19 Hugot
- 25 LES PETITS MIQUETS
- 28 ANDY CAPP
- 32 LES CONTES DE CHARLIE
- 34 Golo-Frank
- BALLADES POUR UN VOYOU
- 40 PETITES CHOSES SUCRÉES
- 41 Olivia Clavel
- 47 Andrevon
- BELLES IMAGES
- 49 Frederic Mercier
- 52 CARNETS FRANÇAIS
- 55 Nicole Claveloux
- 67 DICO S.F.
- 68 PEANUTS
- 72 WHAT'S UP DOC ?
- 75 Rousseau
- 79 DOMMAGES DE GUERRE
- 81 Schlingo
- 82 FOSDYKE SAGA
- 86 ECRIT A LA MAIN
- 87 Gautier



Ceux qui écrivent dans « Charlie mensuel » sont intéressants parce qu'ils s'intéressent à tout.

Jean-Marie de Busscher, esthète, cultivé, homme d'esprit, ivrogne, aristocrate et père gaga d'une adorable petite fille, nous apporte son regard wagnérien sur les choses. C'est un homme sérieux et c'est à peine si on devine un imperceptible sourire derrière son monocle strohetmien.

Andrevon. Ecologiste avec mesure, végétarien qui ne crache pas sur la viande, auteur à succès de romans de science-fiction capable d'écrire autre chose. Nous ne partageons pas toujours les mêmes admirations, mais je le respecte. Et puis c'est un homme agréable, avec sa belle gueule calme.

Rivoire et Carret. Deux charmants petits lutins au sexe indéterminé mais plutôt masculin pour je ne sais pas si c'est Carret ou Rivoire. Ils sont capables de rester des heures assis dans le noir à regarder des dessins animés. Ainsi leur jeunesse se passe. Un jour, ils sortiront vieux cons de leurs salles obscures.

Théophraste Epistolier. Quand il est quelque part, on sait qu'il n'est plus là. Il écrit torrentiel comme il parle. En ce moment, il écoute plutôt, ce qui est exceptionnel. Il écoute souvent des gens qui n'ont rien à dire, mais ça peut être intéressant.

Vivian Ostrovsky. Elle écrivait déjà dans le défunt « B.D. ». Elle nous parle de ce qui est bon. De quoi voulez-vous qu'elle vous parle ?

Shuto Headline s'intéresse ce mois-ci aux ladies qui écrivent des polars. Rien de plus frustrant que ces chroniques qui vous donnent le désir frénétique de lire les romans évoqués. Et puis on oublie le titre lorsqu'on se retrouve chez le libraire. Bien sûr, je pourrais noter, mais c'est pas mon genre. Et je ne fais que ce qui est mon genre. Pour revenir aux ladies, Patricia Highsmith me fait peur et me fout le cafard, mais quel talent ! Quel talent aussi, monsieur Headline... Quand est-ce qu'on boit un pot ensemble ?

Voilà. Je n'ai parlé que des écrivains, ce qui peut sembler curieux pour un mensuel de B.D. Mais ce qui est encore plus curieux, c'est que les textes qui pa-

raissent dans « Charlie » et aussi dans les autres revues de bandes dessinées sont souvent meilleurs que les textes qui paraissent dans les revues où il n'y a pas de B.D. J'ai voulu rendre hommage à leurs auteurs.

W.

Les anciens numéros de CHARLIE MENSUEL dont nous disposons sont les suivants : 22.24.28.50.51.53.58.59.62, ainsi que tous les numéros, du 64 à maintenant.

On peut passer commande au journal. Chaque numéro : 9 F.
Règlement à l'ordre des Editions du Square.

Directeur de la publication : Georges Bernier.
Angé tutélaire : Cavanna.
Rédacteur en chef : Wolinski.
Bris droit : Blandine Jeanroy.
Correctrice : Michelle Coliberti.
Exploit : Willem.
Editions du Square,
S.a.r.l. capital de 250 000 F.
Siège social : 10, rue des Trois-Portes,
75005 Paris - Téléphone : 329.74.50.
Abonnement 12 numéros : 96 F.
Etranger : 114 F.
Changement d'adresse : joindre 2.50 F en timbres.
Abonnements : 375.96.80
C.C.P. 16 458 77 C Paris.
Dépôt légal : 3^e trimestre 1979.
Imprimerie : J.G.E.
photocomposition : Presses Maubert.
Distribution : N.M.P.P.
Printed in Italy.
Commission paritaire n° 47 209.

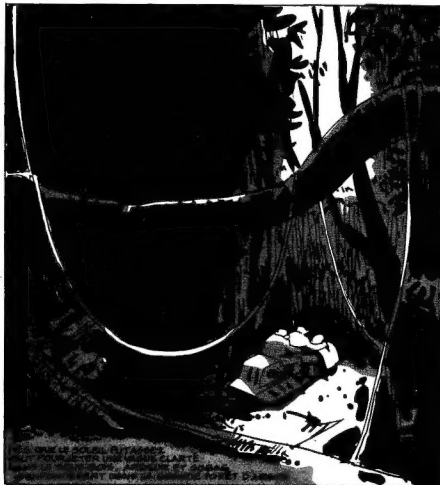
LE GRAND DUDUCHE





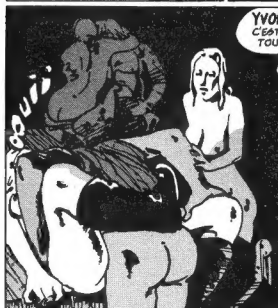
RÉSUMÉ. - La guerre atomique a éclaté. Des régions entières sont dévastées. Ça et là, quelques fantomatiques survivants défendent âprement leurs maigres biens. Dans cette désolation, Ardeur, l'homme sans visage, et son compagnon Sôbag cherchent le chemin de la vie.

PREMIÈRE















« CETTE FORÊT
N'EN FINIT PAS »



« TU VOIS
UN CERTAIN
MON CHEMIN
VERS SA PROPRE
MORT »

« LES YEUX
PROVERBES N'ONT
PLUS COURU À
L'ÉPOQUE
ATOMIQUE ! »

LA FORÊT SEMBLAIT S'ENFONCER SANS TERME. SÉULEMENT LES ARBRES
ÉTOUFFÉS PAR LA VÉGÉTATION FORMAIENT UNE VÊTE IMPÉNÉTRABLE.
PARFOIS, LES ENTREVOYAIENT DANS LES BRANCHES DES ÉCUREUILS NOIRS,
PLUS UN CERTAIN LES FINA AVEC DES YEUX PHOSPHORESCENTS.



« AUCUNE
ENVIE DE PAGER
LA NUIT DANS
CE TROU
GROUILLANT »

« CETTE
FORÊT
M'ÉTOUFFE »



« MAT, GA
VA MARCHER »

« AVEC
CETTE MOTO,
ON SORT
DE TOUT »

MAÎTRE JE M'ARRÊTE POUR RÉPARER UNE ROUE, ALORS ILS ENTRENT
DE SUIVRE LE TRACÉ DES OMBRES SOURDES DANS LES BROUSSAILLES.



« UNE
APPARITION
PLUTÔT
RASSURANTE »

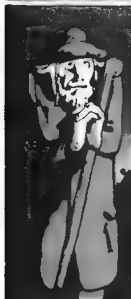


« MÊME LES
PETITES FILLES
SONT REDOUTA-
BLES DANS CETTE
FORÊT »

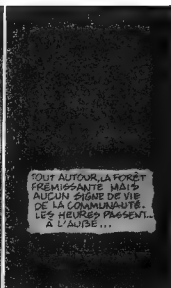
« PEUT-ÊTRE...
JE ME DEMANDE
QUELS BRAVES
GENS NOUS ALLONS
RENCONTRER »











POLARS

SHADY LADIES ET AUTRES COCKTAILS



Mon actualité, qui n'est pas la vôtre car ceci s'écrit des mois à l'avance, était morose ce mois-ci. La petite revue nouvelle *Polar*, par ses deux premiers numéros, a manifesté surtout qu'elle devait se métamorphoser vivement ou disparaître. Trop petite ou trop chère, elle met inutilement ses « dossiers » (Irish, Jim Thompson) et ses bibliographies (qui sont son bon côté) à la remorque d'une actualité audiovisuelle médiocre ; et ses chroniqueurs dispensent force jugements de goût, mais très peu de pensée. D'autre part, alors que je me suis réjoui ici du maintien et de l'amélioration de la Série noire, la première livraison de celle-ci sous sa nouvelle présentation (n° 1725 à 1728 - les seuls dont j'ai pris jusqu'ici connaissance) n'est pas folichonne. Situation théâtrale et intemporelle (un fou et ses gardiens sur une île) dans *Je vais faire un malheur* de Russell Greenan ; nègres anglais irascibles et ennuyeux dans *T'es plus mon frère* de Domini Wiles, qui m'a vite endormi ; le terrorisme en Italie comme prétexte à une course-poursuite émaillée de travestissements gentilletons dans *La cavalcade romaine* de Ralph McInerny ; enfin quelques amusantes nasardes contre les milieux du cinéma dans *Cinémaquille* de Max Wilk, le plus lisible, mais dont l'intrigue policière insignifiante se prolonge inutilement. L'heureux festival de grands noms (Irish, Charles Williams, Mac Coy, Chandler, Himes, Goodis, Hammett, en quelques semaines, mazette !) dans le Carré noir enfin se débarrassant de ses hideuses femmes demi-nues ne m'a pas consolé, mais vous consolera aisément si vous n'aviez pas encore lu ces textes.

Inconsolé, je me suis tourné vers des dames auteurs de polars, qui ne m'ont guère consolé non plus. J'ai vérifié ce que je savais déjà : les dames écrivent surtout, plutôt que du polar violent, du polar à suspense. On peut se demander pourquoi, mais on ne se le demande pas longtemps. Si l'on reprend en effet une fameuse distinction formelle entre les romans policiers, selon qu'ils adoptent le point de vue de l'enquêteur, ou bien du criminel, ou encore celui de la victime, on observe que le roman à suspense adopte plus volontiers le point de vue de la victime. Et, certes, nul n'est plus qualifié que les femmes de ce monde-ci pour

connaître mieux que d'autres le point de vue des victimes.

Mais le roman à suspense est un hybride, à présent. C'était déjà une modernisation du classique roman à énigme. Tandis que le roman à énigme donnait une adhésion plus ou moins joyeuse à l'ordre du monde – ordre troublé par des délits, et que restaurent le travail de l'enquêteur et sa subtilité – cette adhésion disparaissait dans le roman à suspense, où l'ordre du monde est devenu glauque et effrayant, une machinerie incompréhensible et écrasante, vouée toute à l'écrasement lent du narrateur ou du personnage central. Et cette modernisation s'est encore modernisée, la psychanalyse venant renforcer la psychologie, les décors devenant plus actuels et les brutalités plus crues. Mais le point de vue est resté le même. « La plupart ne savent pas de quoi il s'agit et reçoivent seulement des coups sur la tête, comme d'une main invisible », écrivait le célèbre philosophe Hegel (faisant référence, il est vrai, non pas aux romans à suspense, mais plutôt à Jean Daniell). Et, en conséquence, le roman à suspense ne sait voir dans la misère que la misère, comme on dit aussi.

La perfection du dernier Patricia Highsmith, *Le journal d'Edith* (Calmann Lévy), tient même à l'épuration complète de tous les éléments extérieurs à une telle vision, puisque la romancière s'est débarrassée de toute péripiétie violente. Ce qui rend lentement et discrètement folle Edith, la ménagère intellectuelle plaquée, ce ne sont pas des événements particuliers, mais l'absurdité générale du monde. Elle ne peut y trouver de sens, pas plus qu'à sa propre existence. Ses malheureuses tentatives dans cette direction ont échoué. Elle avait noté naguère dans son journal que les « communistes » avaient eu une « position correcte » sur la guerre d'Espagne mais, dit Highsmith, « depuis, bien sûr, elle avait lu La Catalogne libre et 1984 d'Orwell. Trahison, trahison. » Ainsi son salaud de mari, son crétin de fils, le poids de l'oncle souffreteux ne sont-ils que les éléments les plus proches d'un ensemble insensé qui inclut aussi le maccarthysme, la guerre du Vietnam, la contraception, les idéologies, tout enfin. Mais l'alternative : ou l'idéologie, ou bien la schizophrénie, n'est pas consolante. Et elle est un peu courte, aussi.

La collection Red Label (dont les traductions tendent comme

prévu à s'améliorer, ce n'est pas du luxe !) fait largement place au suspense, comme on sait, et aux dames. Si Joan Aiken, dans *Mort un dimanche de pluie*, ne nous donne qu'un petit texte plaisamment conventionnel plein de campagne britannique, de cottages et de péquenots psychopathes (avec une jolie séquence dans le genre : piéton fou contre fragile héroïne à bicyclette), en revanche Diana Ramsay est moderne et tâche de faire mieux, et y réussit une fois. Elle se plante complètement dans *Est-ce un meurtre ?* Elle a auparavant réussi son *Approche des ténèbres*.

Outre qu'*Est-ce un meurtre ?* est desservi par une traduction en galimatias, Diana Ramsay s'y plante précisément pour avoir voulu déboucher, à partir d'une situation angoissante car irrationnelle, sur une vision du monde cohérente qui fait mauvais ménage avec le suspense. Après que nous ayons assisté à d'incompréhensibles persécutions, nous voici gratifiés d'une explication dont la virulence dantesque et pantragique n'échappera à personne : il se pourrait que de malveillants capitalistes fassent pression sur les médias pour réduire au chômage des artistes de télévision qui prenaient trop acridement la défense des consommateurs. Un suicide au son de Mozart et deux tentatives de viol accompagnées de brutalité modernistes (on pisse sur la victime, une fois) sont les proxysmes de violence dans quoi culminent ces odieuses menées qui nous menacent, vous et moi, dans nos droits démocratiques imprescriptibles, et qu'un flic consciencieux va rendre, rassurez-moi, publiques. C'est inepte. Chacun sait, grâce à son quotidien habituel, que le Capital est bien plus méchant à l'égard de ceux qui le menacent réellement ; et que les contestataires télévisés, le Capital les tient pour quantité négligeable, qu'ils sont, ou les encouragerait plutôt. Du plomb (ou du plutonium dans la culotte) pour ceux-là, de l'argent pour ceux-ci. On ne croit pas une seconde aux tortueuses machinations décrites par Diana Ramsay.

Auparavant, cet auteur a fait bien mieux avec *Approche des ténèbres*, qui raconte comme *Le journal d'Edith*, mais à des conditions différentes, la lente descente dans la folie d'une jeune femme plaquée et « culpabilisée », aux prises avec le monde quotidien le plus absurde et le plus pénible, le plus habituel aussi : une voisine qui fait mar

cher la radio trop fort. Ramsay n'essayait pas, ici, de dénoncer les méchants. A partir d'un incident banal, elle sait parler de l'ordre général du monde, qui fait se déchirer entre eux, désespérément, les misérables. Quoi qu'elle ou d'autres en pensent, c'est dans ce livre-ci que Ram-



say parle de la domination du Capital sur l'existence des gens, et pas dans l'autre.

Un peu revigoré par *Approche des ténébres*, un peu asphyxié aussi par le suspense, j'ai cherché d'autres dames pour vérifier, avec beaucoup de conscience professionnelle, qu'il n'y avait décidément pas de polar violent féminin. A l'exception du remarquable *A contre-voie* de Gertrude Walker (Carré noir 172) dont je me réserve de parler une autre fois, les romans de Série noire écrits par des femmes sont des romans à suspense, et parurent en leur temps soit dans la Série blême, soit avec le bandeau rouge qui signalait un moment les ouvrages du genre. On lira avec plaisir Elisabeth Sanxay Holding, Dolores Hitchens, Mildred Davis - dont Red label a donné plus récemment *Trois minutes avant minuit*, et dont le chef-d'œuvre est sans doute le bourbeux *La chambre du haut* (Série blême, puis Série noire). Et puis Margaret Millar, qui me botte spécialement parce qu'elle s'est plus frottée que les autres aux formes du polar violent. Inclassable, elle mêle les structures de celui-ci à celles du suspense : lourds secrets qui demeurent secrets, névroses qui deviennent psychoses, mouvements du cœur. Les mystères de l'âme et les absurdités de la planète viennent se visser comme une caisse de résonance (encore que je doute qu'on doive visser un tel objet) derrière l'écriture behavioriste et les personnages classiques du polar violent (avocats, flics pourris, privés). *Au violeur* ! (Série noire 1019) est peut-être encore disponible, tandis que le meilleur Millar, *D'entre les morts* (Du puis, collection Mi-nuit) est à peu près introuvable et n'a rien à voir avec Boileau-Narcejac, au fait. J'ai quelques raisons de connaître et d'aimer spécialement *Le territoire des monstres* (dans la défunte collection PJ chez Christian Bourgois). Enfin *La femme de sa mort*, réimprimé en 1976 aux Presses Pocket, devrait être assez aisément accessible, mais n'est pas exceptionnel. Le suspense a encore quelques beaux jours devant lui. L'avant-dernière ligne de défense de ce monde-ci, c'est son apparente, et terrifiante, incohérence. Mais comme les ennemis de ce monde-ci ne cessent pas de découvrir que ce qui est réel est aussi rationnel, ce monde est forcé de se replier sur sa dernière ligne de défense, qui est le progressisme critique gélatineux (plus lapidairement nommé « récupération » par ceux qui ont su

les premiers ce que ce mot veut dire). La récupération a engendré le néo-polar plus ou moins extrémiste, dont nous ne nous plaindrons pas à condition qu'il soit convenu que nous y trouverons seulement une distraction et nullement l'importante avancée littéraire que certains critiques voudraient y voir, pour la vanter ou la décrier. La récupération ou progressisme critique



gélatineux ne devrait pas manquer de nous proposer bientôt des polars féministes violents écrits par des femmes (la pochade parisienne *Mersonne ne m'aime* de Cardot et Bernheim, aux éditions des Autres, peut difficilement être tenue pour le signe avant-coureur d'un tel mouvement, et ne vaut que par des incongruités de potache).

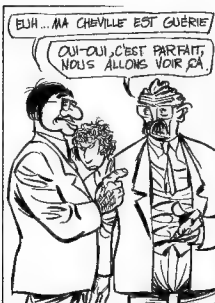
En attendant, elle ou il nous propose des polars féministes écrits par des hommes, il fallait s'y attendre, à commencer par *La joyeuse kidnappée* d'Elmore Leonard (Super noire 123), qui est distrayant. Sans plus. Elmore Leonard, auteur de fameux westerns dont furent tirés des films plus ou moins fameux (*3 h 10 pour Yuma*, *Hombre*, *Valdez*), est un bon artisan, et son côté fleur-bleue et ses personnages féminins font l'intérêt de son *Homme inconnu* numéro 89 (Sup. N. 86) comme de *La joyeuse kidnappée* où les rebondissements d'une affaire d'enlèvement retiennent finalement moins l'attention que la métamorphose d'une jeune femme. Le charme de Leonard est un charme de circonstance. Le grand thriller classique a su non pas nous charmer, mais nous passionner, avec des personnages féminins de la première grandeur passionnelle, qui n'avaient rien à voir avec les gentillettes femmes de cadres dont le néo-polar fait ses choux gras. (Et des petits esprits qui n'avaient lu que Chase ou Cheyney ont estimé alors, et jusqu'à maintenant, que le polar était machiste. Malheur à ces imbeciles !)

Tout ça n'étant toujours pas consolant, j'ai voulu me rejeter dans mon actualité qui n'est pas la vôtre. Elle est demeurée d'abord inconsolante ou du moins neutre. Michel Lebrun estime que le jeune roman policier français donne des signes de fatigue (in *Polar* n° 2) et « se classifie » (quoi que cela puisse vouloir dire) et tresse des couronnes à Georges Arnaud ; du même pas l'inquiétant levantin Varoux, prenant Lebrun à contre-pied, sort enfin, chez un éditeur nommé Goujon, cette collection « Engrenage » qu'il a longtemps portée en lui, essentiellement orientée vers le « jeune roman policier français » [cette terminologie m'agace prodigieusement les dents]. Je n'ai pas encore lu. Non plus que le nouveau Herbert Lieberman apporté à l'instant par la poste, *La traque* (Seuil), où il semble être question d'un médecin nazi qui fit déjà quelque usage à William Goldman. Le téléphone sonne ! On m'apprend que Stock réédite, dans une collection pas tout à fait de poche, mais point trop coûteuse non plus, *Les fous du roi* de Robert Penn Warren. Mon pseudo-polar favori ! Damnation ! Dois-je recommencer toute cette chronique ? Il fait trop beau. Le mois prochain !

Shuto Headline

LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR OHELENCHLAGUER LE DOCTEUR EST BAVARD











QUAND MON AMI OBJET S'EST BRISÉ LA CHEVILLE EN JOUANT AUX BOULES, JE L'AI ENVOYÉ CHEZ TOI. AU RETOUR...

TON DOCTEUR, JE L'AI TROUVÉ BIZARRE ET PAS SYMPATHIQUE

AH?

NON, C'EST UNE IMPRESSION QU'IL DONNE PARCE QU'IL NE FAIT PAS TROP ATTENTION AUX SOUS. DEMAIN, TU LUI ENVOIES TON FRÈRE, IL FERA PAS LA DIFFÉRENCE

CHICHE!

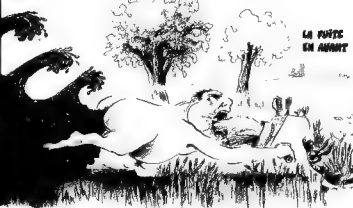


CLAC!





FIN ©
Hugot



LA ROUTE
EN AVANT



JEAN-FRANÇOIS BATELLIER

Chacun d'entre nous a entendu au moins une fois causer de lui, ne serait-ce que quand les flics l'embarquent et qu'il en fait un scandale. Battellier est un dessinateur de rues. Il fait du dessin d'humour et en fait des tirages photo ou imprimés. Il les expose dans la rue et cause avec les gens qui regardent. C'est chouette comme l'autogestion quand les syndicalistes s'en mêlent pas. Il fait ça depuis des années et en vit. Il est pas con. Il est sympa et barbu. Il a 31 ans. Il fait des dessins pas mal avec de bonnes idées. Sa démarche est originale mais il se sent seul à faire ça parce que – petits cons de salauds de jeunes – vous ne pensez qu'à dessiner des histoires de science-fiction rétro ou vos maigretes fantasmes dans des revues un peu ringardes. C'est pour ça que je suis allé voir Battellier et pas vous. J'ai dû faire un tri dans ce qu'il a à dire, c'est assez le genre qui déborde.

– Allez, crache ton histoire...

J.-F. Battellier : J'ai débuté en mai 68 avec des dessins sur des grandes feuilles de papier dans les couloirs de Sciences-po, où j'étais depuis deux ans. J'ai toujours aimé ça, pas la BD, le dessin humoristique. Tout gosse, je découpais les dessins de Sempé, Chaval et Bosc dans *Paris-Match* ou ailleurs, pour les coller dans mes cahiers de textes. Je faisais artisanalement, à la main, en un exemplaire, des dessins analogues, en esprit, au travail des gens de l'ex-atelier des Beaux arts, mais braqués sur l'actualité. Je les collais dans les couloirs, et quand j'ai vu que ça faisait tilt sur les copains, ça a été le délice. J'ai remis ça en 1969 et 70. J'étais dans les groupes gauchistes qui appelaient au boycott des élections du bureau des élèves. J'ai couvert le hall entier par quarante dessins. J'ai un peu travaillé pour des canards étudiants (ceux de l'UNEF). Dans

LES PETITS MIQUETS FONT LES GRANDES OREILLES

l'esprit, c'était 68, mais le graphisme était très maladroit. Dix ans après, je suis resté fidèle à l'esprit. J'y avais pris goût. En 71-72, après l'université, j'ai exposé dans la région parisienne. Je me suis acheté une bagnole en 73 et je suis parti m'attaquer à la province, une quinzaine d'université. En 74, je me pointe dans la rue, rue de la Harpe (avant, j'avais peur), et j'ai mes premiers ennuis avec les flics. Puis partout, dans les lycées et CET, les festivals (Avignon), les fêtes locales ou politiques (*Libé*, *P.H.*, *P.S.U.*). La richesse de l'expo, c'est la rencontre directe avec les gens. Ils sont très curieux de voir un dessinateur, comment il fait, comment il s'en tire, des questions personnelles et puis aussi des questions de fond sur certains dessins, des critiques... Certains achètent, d'autres discutent, parfois les deux. Quand j'ai eu un choix suffisant (aujourd'hui, je garde 350 dessins dans l'expo), j'ai pu en vivre. Je les tire par 500, j'ai fait des années pour épuiser un tirage, même les plus demandés. Des fois on se gourre, ce n'est pas ceux qu'on aime le plus qui sont les plus réclamés.

– Tes tarifs ?

J.-F.B. : Pour les dessins imprimés, 3, 5 et 10 F. Pour les photos : 10, 15 et 20 F selon les for-

cats. Ce sont les mêmes prix depuis quatre ans.

– Tes problèmes avec la police ?

J.-F.B. : Je n'ai jamais de problèmes avec le public. Des accrochages verbaux avec ceux qui n'aiment pas ce que je fais, mais ça fait partie du jeu. Mais dès qu'on sort du circuit prévu pour, on n'est pas attendu. Les expos dans la rue sont soumises à une réglementation étouffante, municipale, voire préfectorale à Paris. La mairie se lave les mains et la préfecture argue qu'aucun endroit n'est prévu et nous fait tomber sur un tas de règlements insidieux et répressifs, ce qui fait que mon expo a été taxée de : entrave à la circulation des piétons, pollution (ça salit les murs, je colle avec du scotch !), incitation indirecte à la délinquance (il paraît que tous les pickpockets de Paris attendent mon expo pour avoir l'occasion de travailler), occupation des lieux illicite (il faut toujours aller ailleurs, mais cet ailleurs n'existe pas). On m'interrompt : « Vous n'avez pas le droit d'être là, avez-vous une autorisation ? » Toutes les autorisations sont refusées puisqu'il n'y a pas dans le règlement de chapitre « expositions dans la rue ». Donc, tu es squatter et tu tombes sous le coup des articles « at-tout sur la voie publique », « entrave à la circulation », « bruit », derrière lesquels la préfecture s'abrite pour te virer. En 74, on m'a viré de la Harpe, en 76 de la Contrescarpe, en 77 de Beaubourg (mais là, la situation a changé) et il y a dix jours du boulevard St-Michel. Il y a encore quelques endroits possibles à Paris : Sébastopol à l'angle de St-Denis, avenue du Maine près de l'église, Raspail, St-Germain-des-Près. St-Michel a été supprimé, j'avais eu l'autorisation en 76 et 77. Mon expo fait 25 m de long et c'est un des rares endroits où je pouvais m'installer. Je ne peux pas avoir non plus de licence de vente sur la voie publique, puisque j'expose irrégulièrement. Comme ils



n'ont pas d'arguments juridiques, on me dit : « Vous vous rendez compte, si tout le monde en faisait autant ? » (commissaire de police du V°). On sait la parano des flics : « C'est le bordel partout, les gens exposent des dessins dans les rues ; vous vous êtes correct, mais d'autres pourraient en coller sur les vitrines ; vous créez un fâcheux précédent », disait le même commissaire. Dans le public, c'est l'unanimité : il comprend que c'est une liberté qui se manifeste, et les flics sont gênés par cette réaction des gens. A Beaubourg, j'ai mobilisé 70 flics pour me faire embarquer, 2 cars, 10 civils, 60 képis pour un dangereux dessinateur.

– **Ils abiment tes dessins ?**

J.-F.B. : C'est mon angoisse, mais ils ne l'ont jamais fait. Il y a des règlements et ils les appliquent ; chez le flic de base, on sent un certain respect de l'artiste. Trois heures de poste, la vérification d'identité, inventaire du matériel, un PV pour expo illicite. Je n'ai jamais été poursuivi, mais c'est une intimidation. Quand on a été arrêté quatre fois, on en a marre, on baisse les bras. Je suis allé au *Matin de Paris*, on m'a demandé de montrer mes coups et blessures, j'en avais pas, je n'ai pas eu d'article.

– **Où tu veux en venir ?**

J.-F.B. : Mon but, ce serait de créer un mouvement. Je suis le seul à faire ça. On pourrait parler des expos libres au même titre que des radios libres, c'est la même démarche. Je souhaite qu'on me contacte, qu'on crée

une association. Pratiquement, chacun doit compter sur ses propres forces, je n'ai ni les moyens financiers ni le pouvoir de parer les gens, j'ai seulement énormément de tuyaux à four-nir. Il existe un double besoin : 1°) s'exprimer, toucher un public (c'est réalisé par l'expo) ; 2°) s'exprimer par les journaux ; je travaille pas assez avec eux, mais c'est encore plus dur pour les jeunes dessinateurs. La rue est l'occasion d'avoir un public spontané, sans délai, sans relation, sans média. Moi, je connais mon public, bien que j'aie été très peu publié, que j'aie eu peu d'échos de presse sur mon travail : après huit ans, des centaines de milliers de gens me connaissent. J'encourage vivement d'autres dessinateurs à le faire, le champ d'action est inépuisable : rien que faire le tour des facs en France, des comités d'entreprise (j'y expose depuis 75), les fêtes, les lycées, la rue, où il s'agit d'arracher la liberté sans passer par les médias dans lesquels il y a un gros blocage. Ce système d'expo crée un rapport horizontal, on ne passe plus par la verticale, la hiérarchie. Mais l'obstacle n°1, c'est l'administration, où il faut forcer la main. On même les caciques syndicaux dans les comités d'entreprise. Mais il ne faut pas que les mecs s'illusionnent : le contenu présenté au public joue un grand rôle. Un dessin ésotérique, poétique, d'avant-garde aura infiniment moins de succès qu'un dessin banal, que ce soit genre Bellus ou comme le mien. Mon style joue un rôle important, car mes dessins sont fran-

chés sur le quotidien : l'urbanisme, le chômage, le travail, la femme, le militarisme, la gauche, la droite, les mouvements sociaux, la violence, l'armement, l'Etat, l'écologie, le mode de vie... Tout le monde s'y reconnaît.

– **Tu es un vrai dessinateur populaire...**

J.-F.B. : Dis aux gens qu'il y a une expo dans une galerie à 100 m de chez eux, gratuite, il n'y aura pas un type sur dix qui ira ; si au contraire, une seule personne se déplace pour en voir 2000, on voit tout de suite l'économie d'énergie... Si on les coince dans la rue où ils traînent, dans la cour d'une fac, un comité d'entreprise, on arrive à dégager à leurs heures libres un intérêt que l'on obtiendrait en leur demandant de se rendre dans la galerie, de faire une démarche culturelle. Les gens qui achètent mes dessins, il y en a qui ne voient jamais de dessins, pas même de Sempé !

– **Tu renoues avec la tradition des colporteurs qui narraient une histoire autour d'un rouleau d'images qu'ils déroulaient, ou encore l'imagerie d'Epinal.**

J.-F.B. : Oui, mais aujourd'hui, le colporteur, c'est la TV. Les gens sont sensibles à cette image du colporteur, mais aussi à la qualité des dessins. On gagne beaucoup en profondeur ce qu'on perd en simultanéité, c'est-à-dire que les gens voient mon expo et ils ont un aperçu global de ce que je peux faire, au lieu de voir le fractionnement de la production du dessinateur du journal. D'autre part, je suis à

l'abri des contingences commerciales. Quand je fais un dessin, je me fiche de savoir s'il va se vendre, à l'inverse d'un dessinateur de journal (sauf à l'*Hebdo* où ils font ce qu'ils veulent) qui fait ce que souhaite le journal. D'où liberté. Et les bonnes ventes financent les méventes.

- **Tes rapports avec les journaux ?**

J.-F.B. : Assez mauvais, très ambigus. J'ai un graphisme pas à la mode. Dans l'ensemble, je rapproche aux journaux un culte du formalisme : on passera plutôt un dessin dont la facture est originale, renouvelée par rapport au déjà vu, même si l'idée est inexistante. *Le Nouvel Obs* a refusé de parler de mon bouquin parce que le responsable n'aimait pas mon graphisme. C'est un frein énorme qui s'ajoute aux freins idéologiques dont je ne parle pas. Et je leur reproche aussi (et là, de *l'Express* à *Charlie-Hebdo*) un esprit de routine, un non-renouvellement des effectifs (soit par copinage ou pour des raisons de style, ou économiques), sinon par décès. On prend des dessinateurs, pas des dessins. Le contraire créerait un appel d'air fantastique...

- **Quoi d'autre ?**

J.-F.B. : C'est un travail. Je tiens à décourager tous les glandeurs, les similiacurs, les hédonistes, les amateurs, qu'ils décrochent tout de suite, il vaut mieux qu'ils rentrent dans la banque, ça ira plus vite... Mais les autres, qu'est-ce

Vous êtes tous fous, les éditeurs, de sortir vos bons trucs tous à la fois. Je suis obligé de ne citer que les meilleurs rapido !

- **Dargaud sort l'intégrale d'Oumpah-pah d'Uderzo et Goscinny. J'adore. C'était l'époque où la vie dure de la star ne les avait pas gâchés, où la spontanéité fusait, c'était super et l'album est magnifique (5 épisodes). Signalons le Manu Manu de Fred, superbes vieilles BD d'Hara-Kiri, et le dernier Cosey, Le berceau du Bodhisattva.**

- **Chez Dupuis, le second Wastelrain, L'île des hommes-papillons, tandis que Jannin et Culliford ont fait leur Germain et nous chez Audie, en même temps que le chef d'œuvre de Binet, Histoires ordinaires. Binet est le meilleur, drôle et social, politique et populaire, il ne lui manque que la parole.**

- **Futuropolis : Outre Une ténébreuse affaire, épisode du Coquin de Calvo et Marjic, un premier album des Aventures de M. Picotto, qui se lit beaucoup mieux en album. Comme d'ailleurs Poussin, mille fois plus chouette en gros paquet, avec sa Tendance débile, éditée par Libération après le magnifique al-**

bum de monsieur Soulas il y a peu.

- **Pepperland, éditeur qui a l'œil, réédite Au loup ! d'un F.Murr débutant et impensable aujourd'hui.**

Au Fromage, enfin, un album de Rand Holmes bien lettré et traduit, Chères frâches. Holmes, c'est super. Et mon Ragnar favori, début d'une longue série.

- **Horay a publié le plus haut album de l'année avec les Gags du Figaro de Maurice Henry dans les années 56. Utile.**

- **En Hollande, Talent a commencé. C'est, disons-le, un des meilleurs magazines de BD du monde. D'ailleurs ils vont publier Schlingo, la preuve. On en recausera.**

- **Enfin, Volny et ses potes publient Savard, un cartoonist aux excellentes idées et au dessin en progrès, dont certains parus dans la Gazette de moi-même, chez Encre Noire, adresse dans notre avant-dernier numéro. Par ailleurs, Artefact publie le dernier album de Volny, Kroniks atomiks, encore plus beau que ses albums précédents. Triez vous-mêmes, vous avez l'été pour ça.**

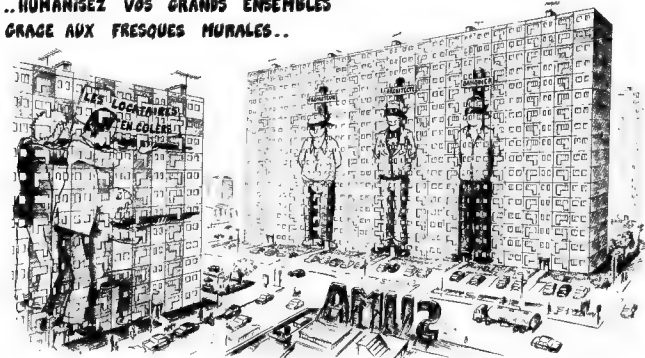
qu'ils attendent pour s'y mettre ?

Propos recueillis par
Théophraste Epistolier

P.S : Le livre de Batellier, *Sans retour ni consigne*, est édité par

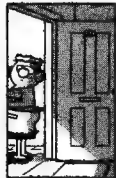
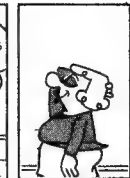
Syros/La Brèche. On le trouve en librairie à Paris, mais le mieux est de le commander à Batellier, 22, rue St-Bernard, 75011 Paris (où on peut aussi le contacter). 110 dessins pour 40 balles (+ 6 F pour frais d'envoi).

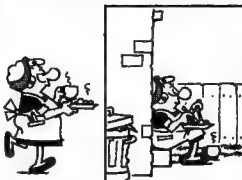
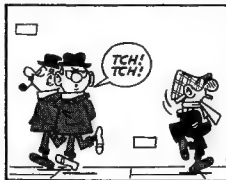
**..HUMANISEZ VOS GRANDS ENSEMBLES
GRACE AUX FRESQUES MURALES..**

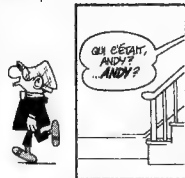


ANDY CAPP *Smythe*









LES CONTES DE CHARLIE

Gougoud, encore quelqu'un qu'on ne présente pas : on a causé de lui dans « Charlie » à l'occasion de ses chansons, on a salué la sortie de ses livres (Départements et territoires d'outre-mort, de superbes petits contes chez Julliard, et Le grand partir, un roman, au Seuil) ; sa voix

à l'accent inimitable (tu ne te forces pas un peu, par hasard, Henri ?) nous berce depuis deux ans à France-Inter, où il a débuté avec Claude Vilers avant de voler de ses propres ailes (Le grand parler, Ici l'ombre, que l'ami Cabu a violemment pris à partie sur deux pages

dans un « Hebdo » de juin 1978). Poète, Occitan, amateur de S-F., intarissable conteur d'histoires, Gougoud est passionné par tout ; cet éclectisme est réjouissant, à l'heure où beaucoup s'encroûtent dans une « spécialisation » stérile. Continue, tonton Henri !

Andrevon

LA SORTIE

L'homme était nu. Il somnolait sous l'arbre immense, dans l'herbe chaude, doucement bercé par la Houle et la Rumeur. Un soleil invisible l'inondait d'une humide clarté, dans le jardin circulaire enclos de remparts si haut dressés que leur cime se confondait avec la brume bleue du ciel. Nulle porte dans la muraille, nulle meurtrière. L'homme avait mille fois couru les vallons foisonnants de ruisseaux, fouillé la terre fauve, il n'avait jamais trouvé la moindre issue ni le moindre roc. Il s'en irritait parfois, il s'exaltait, il sondait le mur à coups de pieds et de poings, il s'acharnait en hurlant. Alors, délicieusement apaisante, la Rumeur s'amplifiait et le désarmait, des objets savoureux tombaient des arbres comme des oiseaux paresseux et des sources jaillissaient à hauteur de sa bouche. Il était accoutumé à ces miracles et ne s'en étonnait point. Il dévorait la manne, se laissait tomber sur l'humus odorant et s'endormait comme un animal repu parmi les fougères vivantes.

L'homme n'avait pas le souvenir d'avoir un jour vécu hors de ces murs, quoiqu'il ait faculté d'imaginer une planète aride, des branches mortes griffant le vent et les nuées, des maisons de pierres sèches aux toiles rondes frileusement accroupies contre le flanc d'une colline, dans un rai de lumière dure. Lorsqu'il évoquait cette image, l'angoisse lui nouait le cœur. Il lui fallait alors, pour se délier d'elle, courir à la fontaine de lait, au centre du jardin, longuement s'y baigner, les yeux grands ouverts sur les fleurs et les sources, puis s'enfouir dans l'écume argentée des buissons-nids, se perdre dans le labyrinthe des roses géantes, errer dans les champs de fruits imputrescibles, frotter tout doux son front aux écorces lisses, se hisser enfin dans le feuillage d'un cèdre bleu pour contempler son univers, s'abreuver de lui, s'enivrer de paix. D'étranges insectes semblables à des fragments de cristaux bourdonnaient à l'extrémité des branches. Il les agaçait avec délectation, il se laissait aller à la Houle, il écoutait la Rumeur.

Elle était lointaine mais précise, sourde mais étrangement harmonieuse, indéchiffrable mais essentielle, constante comme un flot de torrent, mais infiniment plus heurtée, plus subtile, plus violente aussi, parfois. Il n'aurait pu vivre sans elle. Si la Rumeur devait un jour se taire, pensait-il, le sol se fendrait, dans les plaies ouvertes les ruisseaux se fracasseraient, les arbres, les fleurs, les buissons se consumeraient soudain, les remparts tomberaient en cendres et les chiens-cyclopes viendraient le chercher, le conduiraient à la porte des Objets Perdus et l'abandonneraient au seuil des Dérivances. Il ne pouvait imaginer

plus épouvantable perspective, et pourtant nul n'avait jamais devant lui prononcé ces mots, pour cause : il avait toujours vécu seul.

À l'extrême sud de son domaine s'étendait une forêt puissante qu'il n'était jamais parvenu à explorer. Là régnait un crépuscule perpétuel. Les branches flexibles, houleuses, mollement enlacées étaient inextricables. Des arbres colossaux s'étreignaient debout, humides et tièdes comme des monstres amoureux. Le sol n'était nulle part visible sous la végétation lourdement triomphante qui semblait douée d'obscur vie animale. D'innombrables rameaux se balançaient, grouillaient, rampaient, serpents feuillus qui cédaient sous le pas en chuintant. La Porte, peut-être, était-elle là-bas, croulant sous l'étouffante toison, ligotée par mille lianes. Mais comment l'atteindre ? L'homme avait tenté de suivre le rempart : seul son bras droit était à peine parvenu à franchir l'orée de la

des branches amorphes, par la vague obscurité, par la Rumeur surtout, qui semblait ici sourdre de millions de bouches vertes, en un murmure réprobateur. La Rumeur n'aimait pas qu'il s'aventurât dans ces profonds parages, c'était manifeste. Il ne devait pas quitter le jardin. Quel était donc ce battement obstiné, dans sa poitrine, qui lui ordonnait de passer outre, de braver l'interdit ? Il pressentait qu'un jour prochain, il devrait livrer bataille à la forêt jusqu'à la victoire, ou la mort. La Rumeur alors l'abandonnerait. Il serait perdu. Que pouvait bien signifier ce mot ?

L'homme s'éveilla en sursaut. Il ne percevait plus la Houle. Il s'inquiéta. Il fit quelques pas en quête du balancement familier. Il trébucha sur une racine qui n'avait jamais été là auparavant. Il tomba. Il sentit avec effroi le sol frémir longuement. Au même instant, le ciel se couvrit de vapeurs inconnues. Elles semblaient sortir des hauts murs, en volutes géantes. L'homme incrédule leva la tête et tendit les mains. La première goutte de pluie tomba sur l'éternel été, la deuxième sur le front de celui qui n'avait jamais vu de nuages. Il hurla. Ce n'était pas de l'eau, mais un liquide verdâtre et corrosif qui irritait sa peau comme un frottement d'herbe rugueuse. Alors, avant que l'averse ne se déchaîne, il se mit à courir de toutes ses forces, pris d'une panique définitive, droit au sud.

La pluie brûlait ses yeux. Pleurait-il ? Il ne percevait plus que de vagues contours. Adieu, adieu, adieu, disait son haletement mouillé, adieu le paradis, je ne reviendrais plus. Il aperçut la sombre masse de la forêt. Sur sa lancée, par la brèche

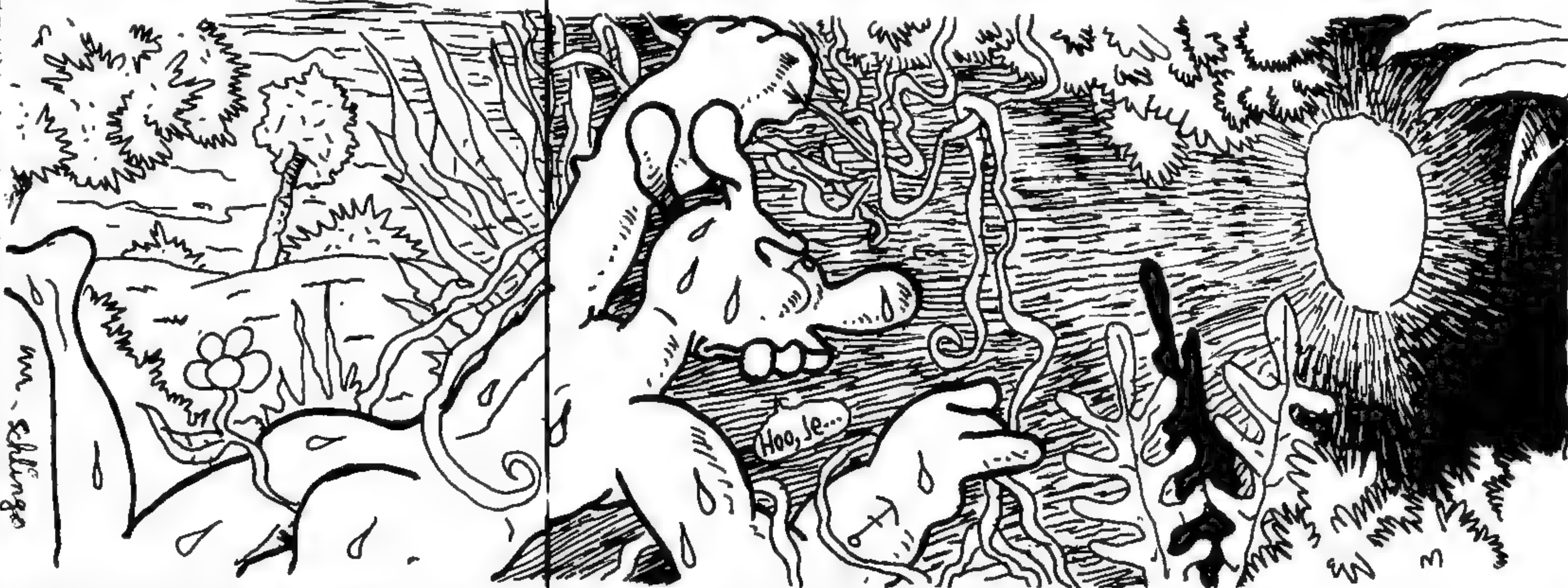
Il essaya de ramper sur les coudes et y parvint. Au ras du sol, il décelait la moindre faille dans le réseau confus des buissons enchevêtrés et s'y engageait avec une jubilation croissante.

Il progressa beaucoup plus vite que prévu. Comment n'avait-il pas plus tôt pensé à se faire serpent de chair parmi des serpents végétaux ? La Rumeur l'enveloppait, haletait avec lui, l'aidait.

Elle m'aime, se disait-il sans comprendre. Il avança, pris d'une brusque frénésie. La forêt s'ouvrit sous ses coups de boutoir avec une docilité inespérée. Elle s'éclaircit soudain. Il se dressa. Il se sentit projeté en avant, les bras battant l'air, par deux branches molles agitées d'un spasme violent. Il tomba sur les genoux devant la Porte.

Elle était ouverte. Il franchit le seuil et se trouva dans le noir. Il tendit les mains, en aveugle, palpa les parois lisses, à gauche, à droite. Le sol était dur et glissant. Il écouta. La Rumeur était devant lui, lointaine comme un roulement d'océan. Il se mit à courir. Son front heurta violemment le plafond du tunnel. Quelque chose d'humide ruissela entre ses yeux. Il gémit. Il n'en pouvait plus. Les mains sur la tête, il se laissa tomber contre le mur. Il perdit conscience, un court instant sans doute, car il n'entendit pas venir l'onde souterraine, la convulsion qui déroba le sol sous ses pieds, déferla sur lui comme une vague et le roula. Il glissait maintenant sur une pente gluante, la tête en avant, les genoux sous le menton. La Rumeur se mit à gronder comme jamais. Il perçut en elle des sons inconnus, extrêmement secs et précis.

La pente se fit vertigineuse. Il sombra.



forêt, tant était dense le rideau végétal qui jaillissait de la muraille. Il avait suivi la lisière jusqu'à découvrir un défaut dans la trame épaisse que ses deux poings avaient déchirée. Il avait fait un pas, puis deux, puis dix, rageusement, sachant bien qu'il n'irait pas loin. Il s'était acharné pourtant jusqu'à l'épuisement, puis avait dû battre en retraite, terriblement éprouvé par l'hostilité passive

qu'il avait ouverte, il pénétra violemment en elle et s'écroula sur un tapis de feuilles spongieuses, à bout de souffle et de douleur. Il écouta. La Rumeur était toujours là, étrangement apaisante. Elle ne l'avait pas abandonné. Peut-être le guiderait elle où il devait aller. Il sentit ses forces renaître dans ses muscles meurtris. La pluie ne l'atteignait pas tant il était profondément enfoui.

- C'est un garçon, dit l'accoucheur à la femme étendue, haletante, les jambes largement ouvertes. Il tenait dans sa main un nouveau né de trois kilos six cents qui hurlait, les poings sur les yeux. L'accouchée sourit faiblement.

- Salut, Jean, dit elle.

Henri Gougoud



« CHACUN POUR LE TRAVAIL S'ARME D'UNE BRICOLE ET DANS LA FORÊT SOMBRE AVANCE EN TRÉBUCHANT L'ON DIRAIT, DE DE MONS, LA SARABANDE FOLLE CAR L'ENFER EST AU BAGNE ET NON PAS CHEZ SATAN.

ON PASSE LES ROULEAUX, ON TOMBE, ON SE RELÈVE, LA VASE ET LES CHOOTS, RIEN NE PEUT NOUS LASSER, ON NE CONNAÎT POUR NOUS QUE CES MOTS. MARCHE OU CRÈVE, LE BATEAU MÈNERA DE QUI NOUS REMPLACERA. »
(L'ORAPUT. CHANT DU BAGNE)

SOFIE N'AVAIT CONFIE À GABY QUE LA SEULE ADRESSE DE NICOLAS. DIVULGUER CELLE DE VLAD EUT TROP CLAIREMENT DÉSIGNÉ À CELUI-CI L'IDENTITÉ DE L'INFORMATRICE. AUSSI C'EST VERS LE DOMICILE DE NICOLAS QUE LES DEUX FONCTIONNAIRES DIRIGÈRENT D'ABORD LEURS PAS.



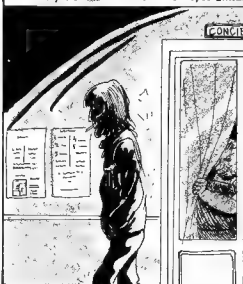
VOUS COMPTÉZ BRÛLER LA FAUTEUILLE À L'ENQUÊTE OFFICIELLE ?

SE COMPTÉ ME FAIRE ATTRIBUER LE DOSSIER ET L'ENTERREMENT QUAND NOUS EN AURONS TIRÉ LA SUBSTANCE LA PLUS PRÉCIEUSE.

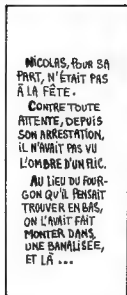


MAQUILLER UN CASSE, C'EST L'AFFAIRE DE QUELQUES INSTANTS: CHAMBOULIER L'APPART, FLINGUER LA LOURDE ET DÉNOTER DE CHEZ BABET, MÊME DE RIEN, VITE FAIT BIEN FAIT, SANS QUE LES VOISINS NOUS RETENASSENT, UN JEU D'ENFANTS ! APRÈS, IL NE RESTAIT PLUS QU'À PORTER LE PÊT AUX SMITTS. LA BÂMALE PLAINTE CONTRE X, QUOI, CET ENNEMI PUBLIC N'EST-IL PAS IMAGINAIRE, ANONYME, QUI, POUR CETTE FOIS, ÉTAIT TOTALEMENT AU-DESSUS DE TOUT SOUPÇON, DANS CE SIMULACRE DE CAMÉRIOLE OÙ L'OBJET MÊME DU DÉLIT N'AVAIT JAMAIS VU LE JOUR !

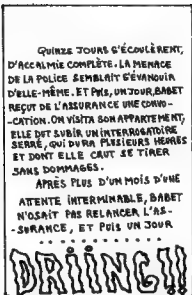
TANDIS QUE BABET, À QU'ON NOUS AVIONS DONNÉ LE FEU VERT, ASSUMAIT CETTE LOURDE TÂCHE, NICOLAS RENTRA CHEZ LUI, OÙ L'ATTENDAIT UN AMUSANT "IMPROPTU".

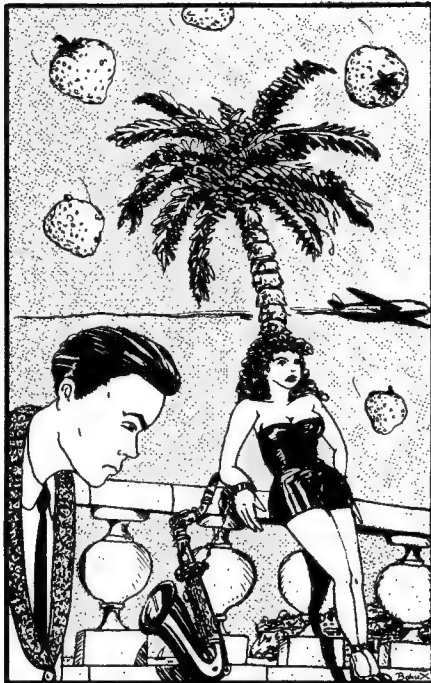












LE TOUR DU MONDE DES PETITES CHOSSES SUCRÉES

Festival de Cannes. Aurore Clément cherche deux aspirines en coup de vent au Majestic. La tchatche du Blue Bar bat son quatre heures. Les palmiers remontent la Croisette au pas de promenade. Survolant la mer, un avion laisse des traces nébu-

leuses dans le ciel : « Ici, le luxe n'est pas un péché. »

Au bar du Carlton, les gros se parlent à coups de cigare - ils n'ont jamais vu les Sternberg muets. Ils ne se souviennent plus de Gloria Swanson dans sa saïle

de bains en marbre noir ni de Tom Mix parmi les jets d'eau multicolores de son palais hollywoodien. Ici, le cash-flow est monnaie courante. Pour 8 500 F par semaine, on a vue sur la terrasse d'en bas, face à la mer, un long couloir rose et de la faïence fleurie. Du haut du troisième étage, des speedés insipides regardent les yachts languoureux.

Rue d'Antibes, on porte le film du jour sur son T-shirt. Le soir, au Palais, des séances réservées aux smokings. Parapluies interdits dans la salle, même par nuit d'orage. Les cinéphiles obscurcis sortent de leurs salles et essaient de retrouver un chemin au milieu de ce Sahara. Des bobines vides traversent les écrans inaperçus. Fassbinder est le seul qui fait grincer les dents des spectateurs amorphes. No new wave à Cannes. Super 8 et punk rock s'abstenir. Vivienne Dick (1) n'est pas là. Bernadette Lafont prend la relève en disco-punk, mais c'est pas pareil. Pour le reggae, il y a « Rockers » made in Jamaica pour être consommé aux U.S.A. Surtout pas d'analyse politique dans un film musical.

Pour la bouffe, il y a « La mère Besson », bastion grandeur nature de l'intelligentsia de gauche. La salle n'est pas toujours éclairée. Plat du jour : un film de Michal Bat Adam, « Moments ». Les délices de l'homosexualité latente trempent dans l'aïoli et l'escabèche. Les tartes aux fraises s'ennuient à table. Dans les moments de très grande déprime, pour calmer les angoisses, il n'y a qu'un endroit - l'Alaska (2). Un glacier en forme de caverne onctueuse. Les glaces fondent doucement sous les derniers rayons de soleil. Le praliné a la subtilité des amandes piémontaises. Le fruit de la passion exploserait même dans la bouche de Carmen Miranda. La vanille nous emporte vers les îles. De là, on ne voit plus la Côte. On s'en fout, des quinze caniches gris importés pour lancer le film « Caniche » et du chien Benji (film du même nom) qui reçoit les photographes au Maschou Beach. Dans le bureau de presse, on passe à côté d'une carte postale. « Ignacio, s'il te plaît, renvoie-moi la carte orange (par avion) et le fric. T'es un salaud. Love. Anita. » Poste restante.

Vivian Ostrovsky

1 - New wave cinema » de New York
Groupe de cinéastes qui travaillent unique-
ment avec le super 8. Très lié au punk rock.
Teenage Jesus, Beirut Slumps, Contortions.
Principaux cinéastes : Vivienne Dick, Scott
und Beth B., Eric Mitchell. Les stars : Adèle
Berten, Lydia Lunch, Anya Philips

2 - « Alaska », 13. rue des États-Unis Cannes
Tél. : 39 68 91 Fermeture hebdo. lundi

LA GUERRE

COLIN TACHEL

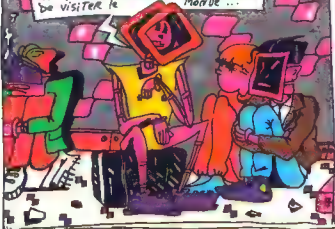
AVEC

TELE
TO
NY
SWING



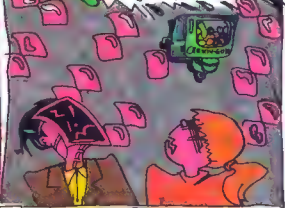
DAWS L'ABRIS TOM RACONTE SON HISTOIRE

JE NE SUIS PAS VRAIMENT ICI - J'AI
FABRIQUÉ CE CORP - MAIS JE SUIS A L'ŒUVRE
ET JE LE CONTRÔLE - AINSI J'AI PUS CONCILIER
MON HORREUR DE SORTIR ET MA CURIOSITÉ
DE VISITER LE



MAIS LES HAVI-FAKES HURLENT

LA DERNIÈRE ATTAQUE A ÉTÉ
LA PLUS DURE LA POPULATION DOIT
RESTER DANS L'ABRIS JUSQU'À
NOUVEAU ORDRE NOUVEAUX
JEUX ET FILMS SERONT DISTRIBUÉS



MAIS PENDANT QUE LA FOULE DORS, LES COMPTEURS COMPTENT



IL FAUT SE TIRED

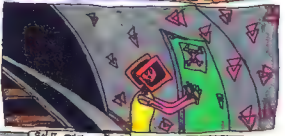
D'EST

FAUT TROUVER UNE
TRUQUE ET FONCER

ÇA FAIT FAIRE VITE
LES LIEN



IL FAUT
SE TIRED
D'EST
FAUT TROUVER UNE
TRUQUE ET FONCER



MAIS L'ÊTRE
SUR NOS
LA POISSON
EST REPERÉE PAR LES BOYTOILES QUI VIVENT
MURS ET QUI SONT DES MOUCHARDS A LA GODES DE



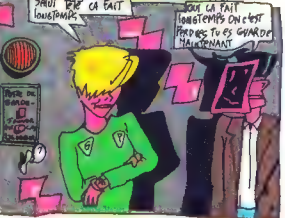
FONTEZ MOI
LA PAIX DE
JE VOUS
ÉCRASE!

QU'EST CE QUE
TU FAIS
L'ÉTÉ

Je devrais
dormir

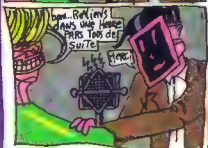
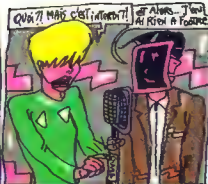
Vas te
coucher

FAUT
L'ÉTÉ



SAUT D'ÊTRE CA FAIT
LOUSPANS

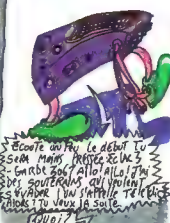
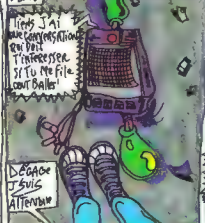
TOU CA FAIT
LOUSPANS ON C'EST
PARCE QUE TU ES GUARDE
MAINTENANT



PEU APRÈS NOS HÉROS SE SÉPARERONT AVEC LA PROMESSE DE CE ~~ROO~~ ROOETER NIA SURFACE



MAIS EN COULOR TÊTE RENCONTRE UN MAGNETO LAVARD QUI VEND SES CONVERSATIONS GLANER DANS LES COINS DES ABRIS

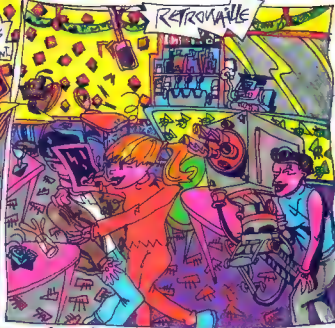
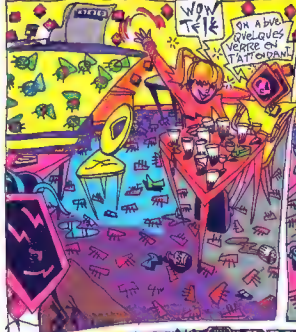


TÊTE A TROP COMPTES ET SA MÈRE DOUILLE ELLE SE PRÉCIPITE À SON RENDEZ-VOUS AVANT L'ARRIVÉE DES POLICIERS

DÉJÀ LES PAS DES POLICIERS RÉSONNANT







TONY ET TELLÉ SE RACONTENT DES HISTOIRES SANS TROP D'ATTENTION AUX SURVIVANTS DE TOUTES RACES EN PÉRI-LOIS ET CHAÎRS
MÊLÉS À LA BIERRES BLOODY MARY ET VODKA VORNIER + BIERRES



MAIS QU'EST-CE QUE

TELE NE POUT S'EMPECHER DE SURVIRE TOM PAR CURIOSITE POUR
CONNAITRE LA VRAIE IDENTITE DU SIMULACRE ET PAS IL LUI RESSEMBLE
TANS ET TELE SENS SON COEUR SE FENDILLER POUR CE ROBOT MALE
AUX HANCHES DE FILLES - MAIS ELLE CHERCHE TONY AUSSI PARMI LES
PERAILLES DES RUES -



Pour continuer dans les belles images (voir *Charlie* du mois dernier), on va tresser des couronnes de coquelicots à deux dessinateurs intégralement jeunes et moyennement beaux qui sont parmi nos préférés, qui ont pas mal de points communs (notamment l'usage, comme support à leurs élucubrations, de la presse dite marginale) et se font éditer par des petites boîtes (l'avenir dira si elles deviendront grandes...).

Volny, en principe, on connaît : il publie dans *Antirouille* et dans le mensuel de contre-information marseillais *Méfi !*, dont il est aussi le directeur (et dont on ne dira jamais assez de bien pour son ton neuf : on s'abonne à douze numéros pour 55 F auprès de Rougé, 6, rue Maréchal-Fayolle, 13001 Marseille ; CCP 21 904 42 W Paris). Il a aussi fait des trucs dans *Fiction*, *Pilote*, *Univers*... Frémion a dit de lui qu'il était un des rares jeunes dessinateurs à ne jamais tomber dans le médiocre, Willem qu'il avait bien viré sa cuti en échappant à l'influence de Moebius. Vous voyez qu'ici, on



Jean Caillon

manichisme. En huit pages, le père Volny a pondu là un petit chef d'œuvre de la B.D. contemporaine qu'on peut placer sans hésiter aux côtés du très fameux *Cauchemar blanc* (sur le racisme) de Moebius (dans l'album du même nom, Humanos Associés). Volny a sorti un autre album, *Panik Atomik*, chez Artefact cette fois. On y retrouve une bonne bédé en couleurs qui vient de *Pilote*, mais l'ensemble est

inutile qui casse la poésie. Mais tu fais comme tu veux. Caillon.

On quitte la douceur charnelle de Caillon pour la bagarre la plus saignante, la gauche la plus verte pour la droite la plus rouge avec Toppi. Sergio Toppi, Italien, né en 1932 et qui œuvre notamment dans *Linus* ou *Corriere* du *Ragazzi*, apparaît notamment dans cette nouvelle série de chez Dargaud, « Un

BELLES IMAGES

s'entoure de précautions avant d'encenser quelqu'un. Cela dit, on pourrait prétendre la même chose de bien d'autres graphistes. Bilal par exemple, et il n'est pas question de porter au pinacle Volny, qui a encore des travers, notamment du côté des scénarios, qui ont trop souvent le défaut de tomber dans l'ésotérisme, ou son envers : le simplisme. Mais on aime son trait clair, net, un peu naïf, et toutes ses professions de foi écologiques, anti-militaristes et libertaires.

Aussi on est bien content de retrouver cinq de ses bandes dans *Tout va bien*, un album de 50 planches produit par « Encre Noire », qui est l'émancipation de *Méfi !* La meilleure, et de très loin, est *J comme...* une histoire qui ne touche pas du tout à la S.F. puisqu'il y est question d'une grève dans une usine d'armement mise en parallèle avec une histoire d'amour tripartite. Ça finit mal, et c'est lié. Cette courte histoire d'aujourd'hui est magnifique, parce que c'est une histoire d'aujourd'hui racontée avec des gueules, des mots, des sentiments et des événements d'aujourd'hui qui s'encastrent avec rigueur, et pourtant sans

moins réussi que le précédent, plus fouillis.

C'est aussi chez Artefact que Jean Caillon (qui signait autrefois *Ci-Git* et a publié sous ce nom *Dieu buvait*, on ne sait plus où et on s'en excuse) sort son premier album : *Aulge*. Caillon dessine pour *La Gueule Ouverte* et *Sexpol*, des garanties, et c'est de là que proviennent la plupart des planches, qui ne sont pas de la B.D. mais des dessins. Caillon donne dans la femme et ses femmes sont paysages : des seins deviennent colline, le tapis d'un pubis corne d'un bois, des fesses baignées de lune molles dunes... On ne peut pas faire autrement que devenir poète (ou essayer) en regardant Caillon, dont le dessin est d'un réalisme rigoureux et, en même temps, d'une sensualité frémissante. Il use du pointillé et de la hachure courte d'une manière toute personnelle qui ne doit absolument rien à la gravure, pour modeler ses puzzles d'ombre et de lumière où on a envie de pénétrer. Un seul reproche : les petits lapins à grandes oreilles que Caillon fait parfois entrer de force dans ses planches, qui y grouillent comme des moryons et introductisent un effet de distanciation

homme, une aventure », qui n'est prétexte qu'à montrer de l'étrépage sous couvert d'aventures exotiques, qui soit exaltent la conquête coloniale (par exemple l'ignoble *Homme de la légion*, de Battaglia), soit défendent les révolutions (*L'homme du Mexique*, de Toppi), ça dépend du scénariste. Mais à ce niveau-là, l'idéologie directe n'a aucune importance, seuls comptent les bains de sang et la glorification de l'héroïsme... À ce titre, nul doute que Toppi soit un graphiste de la chose militaire (il a d'ailleurs fait des tas de séries sur « les batailles célèbres », non encore traduites, mais ça viendra bien assez tôt), et sa documentation doit être fabuleuse : du bouton de guêtre à la forme de la culasse d'un fusil, tous les détails sont exacts, et on vous le dit en connaissance de cause, sabre de bois !

Pourtant, Toppi est un artiste réaliste fabuleux, le meilleur peut-être au monde pour ce qui est de faire ressentir en quelques planches une couleur locale (sa documentation est également sans défaut pour ce qui est des maisons, des costumes, des paysages) à travers des mises en page éclatées où les silhouettes

dégingandées de ses personnages principaux traversent la page, hiératiques, passant du noir sur fond blanc au blanc sur fond noir en un massage visuel unique. Regardez seulement comment il sait camper un tirailleur tchadien en train de courir, avec ses jambes immenses et squelettiques entourées de bandes molettières (*L'homme du Nil*) ! Toppi, il nous en met tellement plein la vue qu'on lui pardonne tout... A part les deux albums cités, on l'a vu dans « L'histoire de France en B.D. » de chez Hachette (un épisode de la guerre de 14), et, dans la nouvelle série « La découverte du monde », il a déjà traité de Pizarre et des Incas. Honteusement, on en redemande.

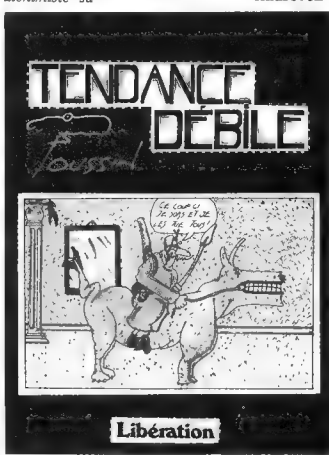
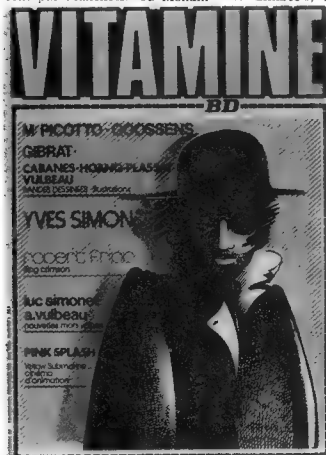
Bagarre encore avec les super-héros que Sagédit, dans sa collection géante « Présence de l'avenir » (on se fout du monde comme on peut), traduit du fond des « D.C. Comics ». En 76, un ballon d'essai avait été lancé avec *Superman contre Spider-man*. Ça continue depuis un an avec trois nouveaux albums. Le meilleur est sans conteste *Superman contre Cassius Clay*, magnifiquement dessiné par Neal Adams (dont on disait le mois dernier un bien mitigé, mais là il est surpassé, et ses encres ne sont pas manchots) ou Moham-

med Ali est astucieusement récupéré pour bien montrer que les bouaves Américains sont pas ouacistes, à l'occasion d'un match spatial d'une imagination déli-rante. *Superman contre Wonder Woman* n'est pas mal non plus, qui se déroule pendant la Seconde Guerre mondiale et récupère cette fois le féminisme grâce à Wonder Woman qui refuse l'emploi de la bombe atomique contre les Japonais ! (Roosevelt fait le serment de ne jamais l'utiliser ; Truman le fera pour lui...). Le dernier paru, *Superboy et la légion des super-héros* est hélas nullissime. Mais il y en aura d'autres... En tout cas, avec cette collection, Sagédit commence à concurrencer sévèrement Lug. Mais au royaume des débilés, et nous sommes nombreux, il y a de la place pour tous.

Vite fait sur le gaz, on note l'existence des *Nocturnes*, premier album de Loisel chez Kesseling (de l'humour noir, pas mal) ; de *L'Indien français*, scénario de René Durand, dessins de Ramaïoli, politique, écologique, pacifiste, fantastique, sur les aventures d'un exilé de la Commune de Paris pendant la conquête de l'Ouest : très original (Glénat) ; du dernier, en attendant le prochain, « Vagabond des Limbes », *L'alchimiste su-*

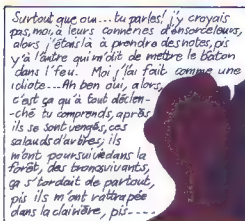
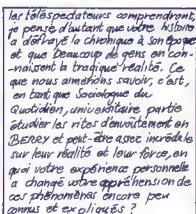
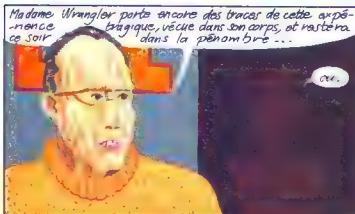
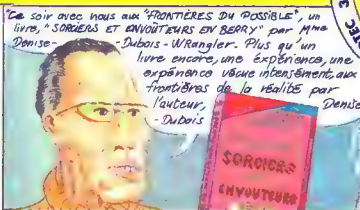
prême, avec un père Bon Dieu bukovskien pas piqué des vers (Dargaud) ; *Par les chemins de l'espace*, titre cucul sous lequel sont rassemblées les cinq aventures de Valérien jadis, publiées dans l'éphémère *Pilote*-Pocket, et où Mézières et Christin font des variations en mineur sur leurs grands thèmes (Dargaud, 16/22) ; de l'apparition de « Libération » comme éditeur d'albums, avec un Soulas (*Maman*) et un Poussin (*Tendance débile*) ; de la naissance d'une nouvelle revue trimestrielle, éditée par des dessinateurs à compte d'auteur, *Vitamine*. On y trouve surtout du Picotto (qui vient aussi de publier un album : *Les nouvelles aventures de monsieur Picotto*, Futuropolis ; dessin dans la lignée de Tardi et Montellier, sur de la S.F., assez ésotérique ou du quotidien « dur », le tout assez intéressant), du Plassat, du Goossens. *Vitamine* est originale en ce sens qu'elle veut lier le graphisme à la musique-chansons (dossier Yves Simon, Robert Fripp) et au dessin animé (dossier Pink Splash productions), mais le tout reste assez froid et esthète. Et surtout, ça vaut 25 F pour 64 pages. *Vitamine*, c'est comme si vous étiez déjà morte. Dom-mage.

Andrevon



à la télé - vu à la télé - vu à la télé

Nouvelle performance à la main par: **BONUX**
ÉCOLE PSYCHOTEC 3, rue



LA MALEDICTION des HOMMES-ARBRES

Reconstituez pour vous, un moment de cette nuit tragique - En couleur - En relief.

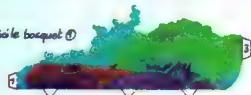
Voici le fond :



Découpez cette pièce, repliez le socle vers l'avant. Incisez à l'aide d'un cutter le bras et la jambe gauche de l'homme-arbre de gauche jusqu'au +
Avancer vers l'avant les 2 membres ainsi libérés du fond.

Montez d'abord l'homme-arbre et sa victime sur ce fond, ensuite les basquets.

Voici le basquet ①



Voilà le basquet ②



Ces 2 basquets se collent contre le fond avec les languettes numérotées 1, 2 et 3. Coller les autres languettes sur le socle, selon la ligne A-B pour le basquet ②

Voici l'homme-arbre.

Le découper, insérer la pièce A-B placée sur le tronc, la partie B se collera dans le dos de la victime.



Arrondir le tronc à l'aide d'un crayon, coller les avant-bras sur la partie hachurée des bras en faisant concider les. Découper ensuite chaque articulation selon la ligne c-d.



Ainsi on peut avancer les bras devant le tronc.

Maintenant, coller l'homme-arbre sur le fond à l'aide des languettes 4, 5, 6 et 7, et sur le socle avec les languettes 8 et 9.

Je suis la sociologue sexy et imprévisible!



Coller cette main sur le bras de l'homme-arbre à l'endroit marqué 3. L'autre main se collera sur 2.

Maintenant, il est temps de découper la sociologue sexy. La glisser dans les bras de l'homme-arbre, ses mains se collant aux emplacements marqués 2 et 3 sur les avant-bras du monstre! L'extrémité des doigts de l'homme-arbre se collent sur la trop belle et trop curieuse sociologue. Pour finir, coller la partie B de la languette A-B dans son dos comme indiqué plus haut. Voilà, c'est fini!

LA SOCIOLOGUE ETAIT SEXY!!



Les conseils de Jojo le mécano : à lire avant de commencer!

Eh oui! Bien que la formation de mécano j'ai pas mal pratiqué...

le découpage... c'est pour ça que j'ai permis de vous donner les conseils suivants...

Rassembler le matériel utile: colle, ciseaux, règle...

Coller cette double page sur un support plus fort: un carton (évidemment)!

Bien regarder les instructions.

4. Découpez, découpez, il en restera toujours quelque chose...

5. Faire les plisures à la pointe du ciseau... les + se plient vers l'avant, les - se plient vers l'arrière...

6. Suivre le montage selon ce qui est indiqué au fur et à mesure: difficultés, montages, plisages spéciaux; tout est indiqué!

POUR! ALL ABOARD FOR FUNTIME!

LES CARNETS FRANÇAIS DE LA VRAIE BEAUTE ARTISTIQUE

PARIS-MOSCOU

C'est l'été. Nous voilà en vacances. Les grandes vacances... Et, enfin, nous pouvons décrier nos petites mains. La décripation est tellement importante ! Les organisateurs de l'exposition Paris Moscou (1), en ne voulant nous faire goûter les entremets francorusses que jusqu'au millésime de 1930, sembleraient l'avoir comprise, cette importance. En 1930, nous sommes à la veille des purges stalinienne... Et, pour beaucoup, celles-ci sont, en effet, crispantes (2).

Quoi qu'il en soit, aller feuilleter, au cinquième étage de la « taglia telle » beaubourienne, quelque lecture « agit-prop », dans ce havre de paix qu'est le club ouvrier de monsieur Rodtchenko, ne laisse pas d'être rafraîchissant (3). Sur tout lorsque ce moment privilégié dans une cellule de repos soviétique aura été précédé par une longue (mais indispensable) méditation devant le « Lénine à Smolny » de monsieur Brodski. Le rendu des housses des deux fauteuils crapaud est admirable. Précisons que Lénine est assis sur l'un des deux fauteuils, et que donc il n'a pas cru devoir en enlever la housse avant de s'y asseoir... Etrange !

(1) Après Paris New York et Paris-Berlin au Centre Georges Pompidou et jusqu'au 5 novembre. Dans ces passionnantes séries où s'arrêtera l'on ? Paris Londres ? Paris Pékin ? Aura-t-on droit à un Paris Alger ? Voir un Paris Kolwezi ? A ces intéressantes questions, au moment où j'écris ces lignes, nul ne peut prétendre répondre, vu le changement de présidence.

(2) Déjà Paris Berlin, pour les raisons que l'on sait, avait dû être arrêté à 1933. Avec un tel conformisme culturel, je ne vois guère qu'un Paris-Bruxelles pour pouvoir remonter jusqu'à nos jours. Encore que la question linguistique puisse faire paraître l'entreprise hasardeuse.

(3) C'est une reconstitution légèrement angoissante que nous devons au CCI et elle



sera exposée à Moscou. Comme toujours dans ce genre d'exposition, la part du

Centre de Création Industrielle est et de loin, la plus intéressante

GAMELIN

Narbonnaises, Narbonnais, et vous, les damnés du loisir, debout ! Vacanciers-forçats, secouez vos chaînes et, qu'ils soient de toiles ou de toiles, quittez l'enfer de vos goulags de feu. Pour quelques instants... Pour tous aller voir les œuvres de Gamelin.

Gamelin... ? Pas de panique ! Il ne s'agit bien évidemment pas des œuvres du stratège inspiré qui, en tant que général en chef, conduisit la « drôle de guerre » avec cette maestria à nulle autre pareille. Non ! Il s'agit de Gamelin, ce peintre religieux, pénitent noir et sans-culotte dont les gravures et



tableaux, célèbres au XVIII^e, avaient sombré dans un injuste oubli... Au cœur du cher vieux Midi qui avec ses viticulteurs nous a donné tant de soucis, il vous appartient de le réparer ! Cinquante tableaux et des gravures sont exposés à Narbonne tout le mois d'août.

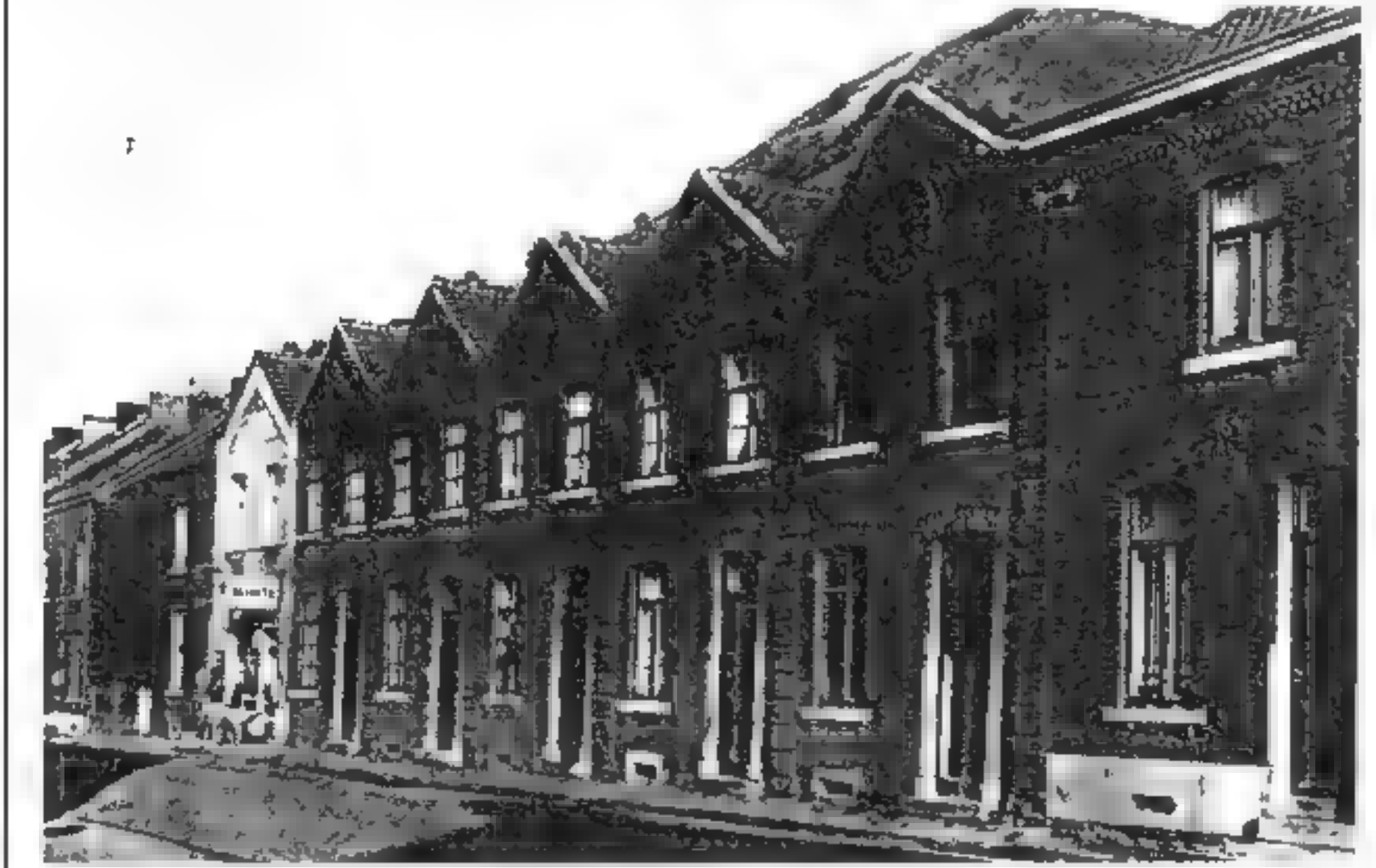
UNE EXPOSITION QUI RATE SA CIBLE

Oui, au Grand Palais, l'exposition « L'art en France sous le second Empire » a manqué sa cible... Si tant est que l'art ait été la sienne et qu'on veuille bien s'entendre sur la problématique de celui-ci au XIX^e siècle.

Hormis l'architecture et la photographie, au XIX^e siècle, l'art est en panne. Les ingénieurs remplacent partout les « artistes »... Sévit, hétéroclite, l'académisme. La beauté sourd, seule, de la machine. Et, seules, ses pulsions inspireront les générations nouvelles de créa-

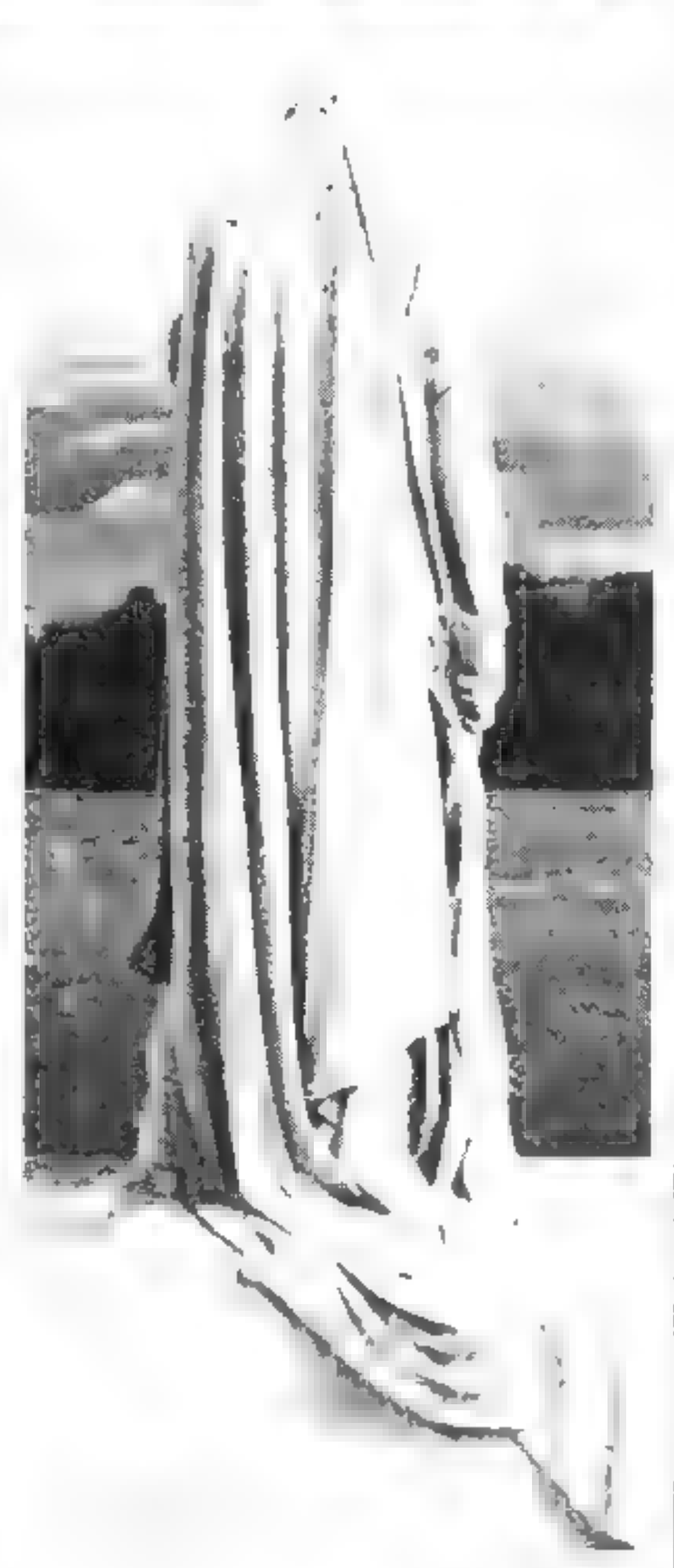
(2) Ceux-là même et fort beaux qui permettent les insensés profits promoteurs d'une esthétique aussi prétentieuse que petite bourgeoise.

(3) Sur ce sujet et l'éclairant, deux forts beaux livres collectifs de textes et de photos : « Terrils » (Ed. Vie Ouvrière, en vente à la FNAC) et « Le paysage industriel » (Ed. Archives d'architecture moderne, en vente à Beaubourg).



teurs. Alors, et pour longtemps, machines, machines-outils, va-peurs, locomotives, automobiles et avions seront, monstrueux et mobiles, la seule réalité plastique de ce temps. Brutale, certes, cette réalité nouvelle fera fuir, dans un passéisme historicisant sinon valorisant, une bourgeoisie du profit. Les mécènes douteux du second Empire, pour cette retraite peu glorieuse, ne manqueront pas d'être servis par les laquais des arts dits beaux, mais carentiels. Avec l'impérial berceau du fils de Badinguet et les quelques 372 pots, manteaux de cour et autres objets, c'est leur talent qu'au Grand Palais on expose (1)... Mais d'architecture, point ou presque ! Pas plus que d'urbanisme ! Et encore moins de révolution industrielle ou d'outils ! Fort heureusement, pour compléter l'ambiguïté esthétique de cette exposition, il nous reste la ville, la rue et le Conservatoire des Arts et Métiers, cette chapelle recueillie de l'invention où on ne serait pas autrement surpris que le cri éclaté de la chauve souris d'Ader ne déchire, soudain, la chair scientifique mais fragile d'un silence qui, en France et en matière « d'art » industriel (3), dure depuis trop longtemps !

(1) Reste évidemment, parmi ce flot de pièces, la peinture et la sculpture. Mais quel maigre inventaire... surtout en sculpture ! Il suffit de lire le livre de Maurice Rheims « La sculpture au XIX^e siècle », pour s'en convaincre. Et quel manque d'humour surtout, pour une époque qui n'en manquait pourtant pas !



POUR CEUX QUI NE SONT PAS A BORD D'UN VOL CHARTER PROGRAMME PAR ORDINATEUR MAIS DONT LE GROS PORTEUR VA PERDRE UN REACTEUR...

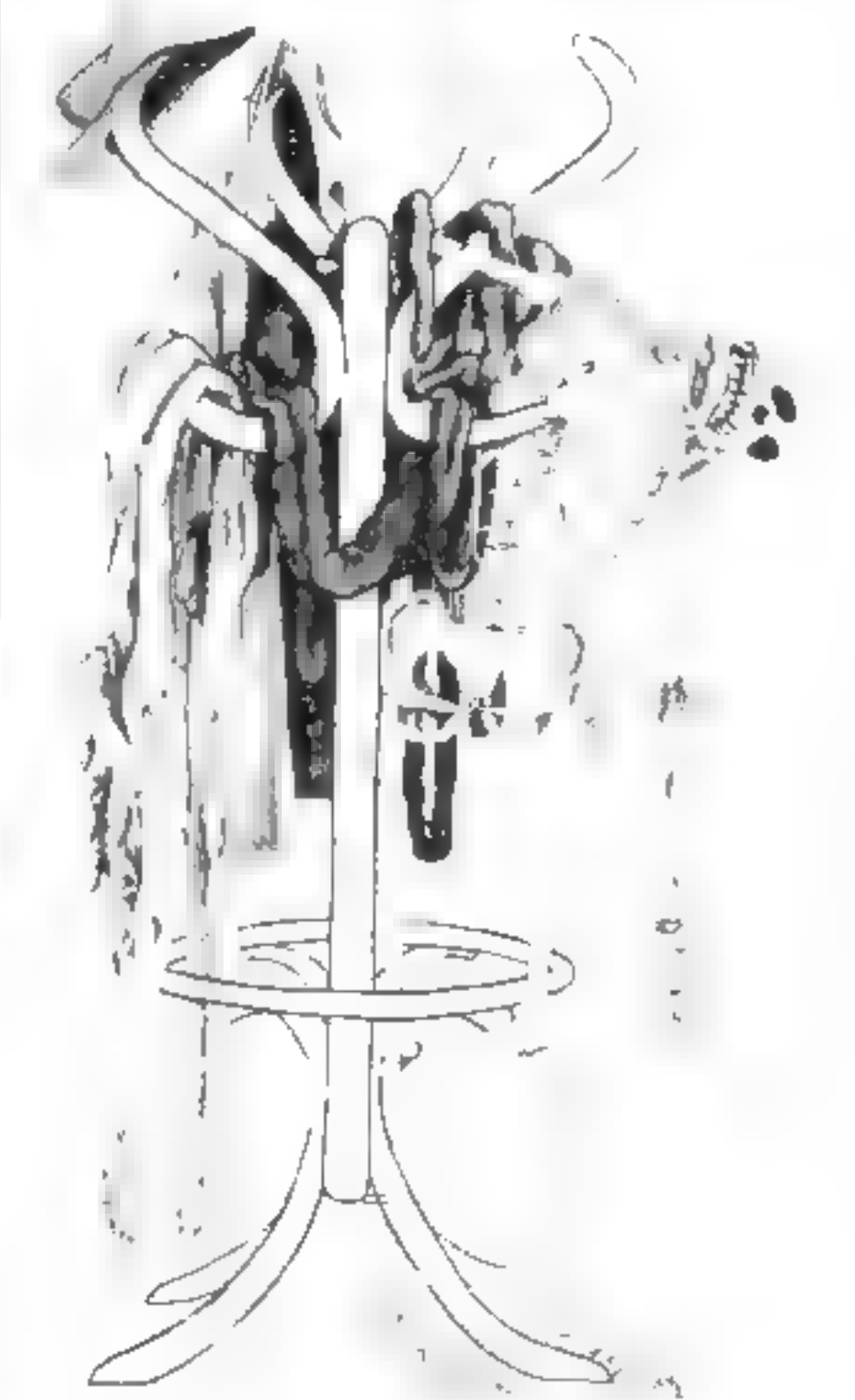
il reste dans un Paris déserté bien des options qui, pour être possibles, n'en restent pas moins agréables...

1^o) Aller bâfrer au « Jardin de la paresse » (excellent) tout en décupabilisant sa gourmandise par l'attentive contemplation serviette au cou des excellents dessins de nos amis Avoine, Barbe, Binet, Blanchon, Brétécher, Bridenne, Cabanes, Cardon, Fred, Gourmelin, Lucques, Mose, Nicoulaud, Serre et Soulas. C'est au Parc Montsouris, ce jardin haussmannien qui abrite la reproduction du palais du bey de Tunis. Celle qui figurait à l'exposition de 1867. Quel bel après-midi en perspective !

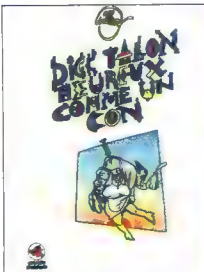
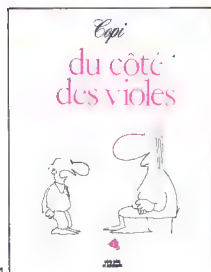
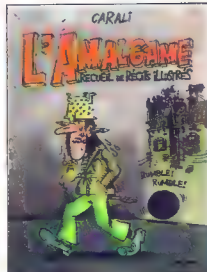
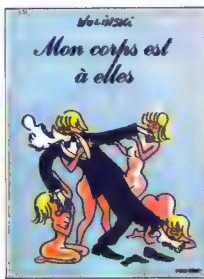
2^o) Aller vous faire intellectuellement bronzer au Louvre parmi les chefs-d'œuvre de l'exposition « Mer Egée, Grèce des îles ». Le lieu choisi pour cette exposition ne laisse d'être grisant... Ce sont les anciens appartements d'Anne d'Autriche (rarement ouverts au public).

(3) Ou aller voir les peintures de Reyherolle au Grand Palais... C'est un conseil de Michel Foucault qui, en son temps, a fait de la peinture de Reyherolle une pénitente analyse.

Jean Marie de Busscher



DERNIERS PARUS AUX EDITIONS DU SQUARE



A PATACOUÇOU

... LE FACTEUR ÉTAIT SUBMERGÉ... IL APPORTAIT TOUS LES JOURS À BACHUR, DANS SON BUREAU CLIMATISÉ, DES ENORMES PAQUETS DE LETTRES, TOUTES EXPÉDIES PAR ZABETH... BACHUR DÉCIDA DE SE RENDRE À PARIS POUR RÉGLER DÉFINITIVEMENT CETTE AFFAIRE, ET RETROUVER SA TRANQUILLITÉ...



A LA PRÉFECTURE DE POLICE DE PARIS



JE N'EN PEUX PLUS, MA CHÈRE, J'AI UNE CRAMPE À LA MAIN À FORCE D'AVOIR SIGNÉ DES AUTOGRAPHES À MON DERNIER M.T. PARADE!

HE BIEN, MOI, J'AI TROUVÉ LA SOLUTION: LA PHOTO-COPIE! LA PHOTO-COPIE EN 1000 EXEMPLAIRES!



MONSIEUR, JE PENSE QUE VOUS VOUS ÊTES
TROMPÉ DE SERVICE : LA POLICE
ÉCONOMIQUE C'EST ICI, 32 COULOIR
À DROITE, GAUCHE ?



MONSIEUR LE COMMISSAIRE, JE N'AI PAS FAIT D'ERREUR ! JE SUIS UN
HOMME TRAQUÉ ! JE VIENS ME PLAINDRE D'UNE ADMIRATRICE
QUI M'ÉTOUFFE LA VIE ! JE RENCONTRE DES PACTES PARTOUT !
J'AI FAIT COUPER TOUTES MES LIGNES TÉLÉPHONIQUES ! JE NE
PEUX PLUS SUPPORTER D'IMAGINER CE REGARD FIXE ET HÉGARD
QUI ME POURSUIT SANS CESSER ET PARTOUT !



ET SURTOUT JE CROULE SOUS DES KM
DE PAPIER ! JE MARCHE CONSTAM-
MENT SUR UN IMMENSE TAPIS DE
LÉTTRES ! JE NE PEUX PLUS FERMER
MES PORTES ! JE NE SENS PLUS LA
DOUCEUR DE MON MATELAS RESSÉDÀ
MULTI SPIRÉS LE BRUIT DU PAPIER FRO-
SE TROUBLE MON SOMMEIL ! JE
SUIS À BOUT ! MONSIEUR LE COMMI-
SAIRE, À BOUT ! JE VOUS EN PRIE,
AIDEZ-MOI ! AIDEZ-MOI !



MONSIEUR LE PROFESSEUR TRANSTÉZ-
MOI DE VOUS DEMANDER QUELQUES
RENSEIGNEMENTS : COMBIEN DE
COMPLÈTS VOUS A-T-ELLE DÉCHIN-
ÉS ? JONHY BOLIDAY EN A
PERDU 40 AU COURS DU SEUL MOI D'ENMI



ELLE M'A PIQUÉ MA CHAUSSETTE
DU DIMANCHE...

COMMENT D'ANTRE A-T-ELLE PU
S'Y PRENDRE ? VOUS NE ME
CACHEZ RIEN, L'ESPÈRE
MONSIEUR LE PROFESSEUR ?

BEN... HEU... C'EST-À-DIRE QUE... NON !
NON ! JE VOUS DIS LA VÉRITÉ...



ET LES CHEVEUX ? VOUS SAVEZ
CE QUI EST ARRIVÉ À
RICHARD CLINGHTON ?



NON ! JE N'AI PAS LE
TEMPS D'ALLER AU CINÉMA !

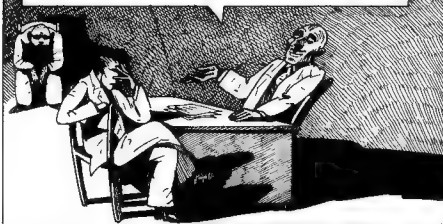
HE BIEN ! L'EST CHAUVÉ !! 1000 FURIES
LUI ONT ARRACHÉ SES 1000 CHEVEUX !
IL EST OBLIGÉ DE PORTER UNE PER-
RUCHE ! SON MORAL A ÉTÉ GRAVE-
MENT ATTEINT ET LE PAUVRE NOIE
SON CHAGRIN DANS LE VIN...



NON ! HEUREUSEMENT, ELLE N'A
PAS ABIMÉ MA CHEVEURE NOIRE,
UN DE MES ATOUTS MAJEURS
AUTRES DES FEMMES...



BOY! NE NOUS PERDONS PAS DANS LES DÉTAILS! VOILÀ, MONSIEUR LE PROFESSEUR, NOUS AVONS LE CHOIX ENTRE: LE PAVILLON DES AGNES EN HÔPITAL PSYCHIATRIQUE - LE CAMP DE RÉÉDUCATION MORALE AVEC TRAVAUX MÉNAGERS, JARDINAGE, SERMONS, LE TOUT EN CADRE PAR UN PERSONNEL FÉMININ D'UNE GRANDE RIQUEUR MORALE - ADMINISTRATION DE BROMURE À HAUTE DOSE -



LE BROMURE SUFFIRA!



TRÈS BIEN, NOUS ALLONS COMPTER LA COUPABLE ET LA PUNIR COMME IL FAUT. AU PLAISIR, MONSIEUR LE PROFESSEUR!



2 JOURS APRÈS...



ASSIS! ET REGARDE-MOI EN FACE, DRÔLE!

QU'EST-CE QUE J'AI FAIT DE MAL?



TU RENDS LA VIE INFERNALE À UN ÉCONOMISTE MONDIALEMENT CONNU! IL EST AU BORD DE LA DÉPRESSION NERVEUSE À CAUSE DE TOI! TE TE PREVIENS, MOI, LES NYMPHOMANES SE LES MADE! TU VAS IMMÉDIATEMENT CESSER DE LUI BRÛLER, ET BALAYER SON BUREAU ET LES RUE DE PATACOUSSOU QUE TU AS SOUILLÉES DE TES COCHONNERIES.



JAMAIS!





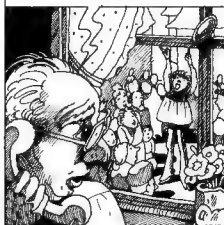








C'EST BEAUCOUP PLUS GRAVE ! ELLE MENACE L'EQUILIBRE POLITIQUE DE NOTRE RÉGION ET RISQUE DE PERTURBER LES PROCHAINES ÉLECTIONS ! NOTRE MAÎTRE EST INQUIET - ELLE EXERCE UN EFFET SUBVERGIF SUR LES HABITANTS QUI COMMencent À RÉFLÉCHIR, VOUS VOUS RENDREZ COMPTE ?



ILS ONT MÊME DEMANDÉ À L'INSTITUTEUR DES RENSEIGNEMENTS SUR LE SOUS-DEVELOPPEMENT !



ABRÉGEZ ! ABRÉGEZ, DUBOIS, J'AI BEAUCOUP DE TRAVAIL !



HÉ BIEN ! ELLE SE PROMÈNE DANS LES RUES DE MONTFLOCON EN FEMME-SANDWICH, ELLE DISTRIBUE DES TRACTS ! OR, NOTRE MAÎTRE REDOUTE L'EXPLOITATION POLITIQUE DE CET INCIDENT, ET...



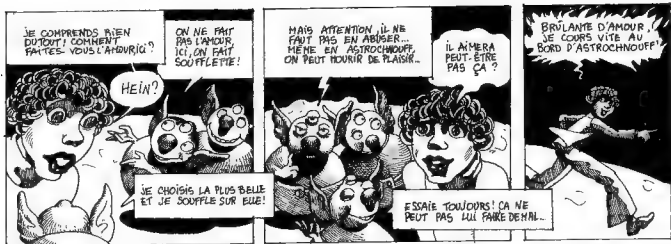
ÉCOUTEZ ! PICHÉZ DANS LA CAISSE MUNICIPALE ET PAYEZ-LUI UN VOYAGE EN AFRIQUE OU EN AMÉRIQUE DU SUD ! VOUS SAVEREZ BIEN QU'EN L'ÉTAT ACTUEL DE NOS CONNAISSANCES, LE SYNDROME "CULTE DE LA PERSONNALITÉ" EST INCURABLE ! AU REVOIR, DUBOIS ! MES HOMMAGES À VOTRE FEMME !



ELLE COMMENCE À ME COURIR, CELLE-LÀ, AVEC SON BACHR AHMAR ! ELLE L'ADMIRE PLUS QUE MOI, MOI, GRAND SAVANT, MEMBRE DE L'INSTITUT ENVIV PAR MES PAYS !





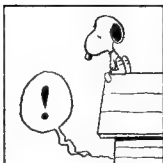














WHAT'S UP DOC?

« Nous avons découvert très tôt que si on faisait quelque chose avec un personnage, qu'il soit humain, animal, ou autre qui ne puisse pas être transposé en prises de vues réelles, on obtient un rire garanti. Si un homme peut le faire, ça n'est pas drôle une fois animé. Ou même si c'est drôle, un homme le rendrait plus drôle. Ils ont essayé de faire un dessin animé avec Laurel et Hardy, mais, mon dieu, c'est impossible de copier leurs réactions et tout le reste. Mais qu'un gars prenne un coup sur la tête et qu'il se brise comme de la porcelaine, le rire est assuré ! Parce qu'on ne peut pas le faire en réalité. » Qui est-ce qui cause ? Tex Avery, pardi ! Le grand Tex, celui dont les cartoons feraient hurler de rire un pavillon de cancéreux. Et ces lignes sont tirées du premier bouquin publié en France sur Tex Avery : 116 pages, 400 illustrations inédites, édité par Artefact, produit par Fantasmagorie, la revue du film d'animation (qui paraîtra désor-

mais sous forme de monographies consacrées à un auteur ou un thème important de l'animation). Autant dire tout de suite que Rivoire et Carret ne sont pas étrangers à ce monument. Enfin, surtout Rivoire, car, pour ma part, je n'ai pas branlé grand-chose (donc c'est moi qui me cogne cet article...). Rivoire et André Igual, autre pilier de Fantasmagorie. Vous les auriez vus les dernières semaines avant la parution du bouquin ! Excités comme des poux ! Toujours à cavalier l'air affairé, des dossiers sous les bras et des valoches sous les yeux. A s'arracher les cheveux devant les documents trop gris à la photographie. A échanger des propos incongrus dans un sabir d'initiés : « Bad luck, Blackie, Red Hot riding Mood ouaip et aussi One ham's family, Happy go nutty, Wild and Woolfy ! », le tout ponctué d'éclats de rire hystériques et de clins d'œil vachement entendus. Bref, des enfilades de nuits blanches pour pondre ce bouquin : *Tex Avery, La folie du cartoon*.

Tout à fait dans la ligne des films du vieux Tex, ce livre, bourré à craquer d'un tas de documents, ça pète, ça fuse de partout. Epilchez plutôt le sommaire : « Les 25 années de Tex Avery dans les studios hollywoodiens ». Une synthèse de la carrière d'Avery par J.P. Berthomé, un Nantais atteint de Tex Averyte aiguë. Incurable. « Un gag peut en cacher un autre », une interview de Gotlib qui craque et avoue : « Tex Avery, je lui dois tout ! » *Losesone Lenny*, un film M.G.M. de 1946, raconté en 220 photos. Quel régal de pouvoir détailler un à un ces gags qui dégringolent en avalanche à l'écran. « Les mémoires de Samuel G., porter à la M.G.M. ». Rivoire, qui a pigé que le « new journalism » c'est ça qui marche, coco, dépeint l'ambiance des studios hollywoodiens des années 40 à travers le récit d'un personnage imaginaire. « Sans animation, pas de génie », un entretien avec un animateur professionnel, José Xavier (réalisateur du très chouette générique de « Cinéma hcs » pour Antenne 2), qui analyse le rôle de l'animation dans les cartoons de Tex Avery : « Il est impossible d'envisager un seul instant Tex Avery traduit par une autre technique que l'animation, ce qui n'est pas certain pour beaucoup d'autres cartoonistes américains. » Enfin, le gros morceau, une interview-fléuve de Tex Avery lui-même par Joe Adamson, tirée et traduite du bouquin de ce dernier, *Tex Avery, King of Cartoons* (si-

BANC-TITRE

Banc-Titre a fêté cette année au festival d'Annecy son premier anniversaire. Une année d'existence et déjà six numéros de parus. Ce qui est en soi une performance, car réaliser un périodique sur un cinéma aussi méconnu que le cinéma d'animation relève de l'exploit. Banc-Titre est une revue luxueuse, la mise en page, la présentation et la reproduction des documents sont sans défaut, l'idéal pour un « magazine du cinéma graphique et du film d'animation ». Ont déjà été publiés, par exemple, un dossier sur le film de marionnettes en France, une compilation d'extraits de storyboards de diverses origines, ou le tableau labyrinthique de l'âge d'or du dessin animé américain.

Pour le festival d'Annecy, l'équipe de B.T. a préparé un numéro essentiellement technique et pratique, avec une liste d'adresses pour trouver le matériel nécessaire à la fabrication d'un film animé, des renseignements sur les caméras 16 et super 8 et un catalogue de 500 films « louables » pour animer vos longues soirées d'hiver... Plus, pour le plaisir visuel, la reproduction d'une série d'affiches anciennes, en attendant un numéro spécial sur ce thème.

Banc-Titre, 84, rue de Baudri court, 75013 Paris

gnalons, pour ceux qui le possèdent, qu'il n'y a pratiquement pas d'illustrations communes aux deux ouvrages.

Tex Avery se raconte avec humour. On le voit débarquer à Hollywood en 1928. Vrai boueux du Texas, un carton à dessin sous le bras. Dans le carton, une bande dessinée que Tex essaie de fourguer partout, et qu'on lui refuse régulièrement. Car Avery, à l'époque, n'en a rien à cirer du dessin animé. Ce qu'il veut, c'est réussir dans la B.D. Quand il commence à bosser comme gouacheur chez Walter Lantz, c'est tout au plus un gagne-pain. Mais après s'être fait jeter de partout avec ses comics, Tex finit par se dire : « Bon, je vais essayer l'animation, l'avenir c'est ça, ça va marcher. » Il passe intervalliste, puis animateur. Mais ce n'est pas encore son vrai truc : « Je n'ai jamais été un grand artiste. Chez Lantz, je me suis rendu compte que la plupart de ces



gars-là étaient des cracks. Je faisais ça à peu près, et c'était suffisant pour réussir à cette époque-là. Mais beaucoup de ces gars-là, les as de chez Disney, sur l'anatomie ou autre, misère ils étaient imbattables ! Parmi cette fourmille avec qui je travaillais, il y avait Preston Blair qui est devenu un as de chez Disney. Les Kline qui est toujours dans l'animation, et plusieurs autres grands animateurs. Je me suis dit : « Mon pote, pourquoi se battre ? Je n'y arriverai jamais ! Prends l'autre voie ! » Et je suis heureux de l'avoir fait. Bonté divine ! Je me suis amusé bien plus que je ne l'aurais fait en animant des scènes toute ma vie durant ! »

En 1935, Tex Avery laisse tomber Walter Lantz pour Leon Schlesinger, qui bosse pour la Warner Bros. On vous a déjà touché un mot, dans l'interview de Bugs Bunny (*Charlie Mensuel* N° 123), de l'ambiance complètement barge qui régnait dans les studios de Schlesinger. Tex Avery raconte un bon paquet d'anecdotes, et notamment celle-ci, à propos de Schlesinger et de sa passion pour le jeu : « Une fois, j'ai voulu une aug-

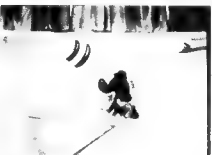
mentation de salaire, et je crois que c'était 25 dollars de mieux. Et j'étais censé attendre 6 mois de plus. Il m'a dit : « Eh ben. Tex, voilà ce que je vais faire. On va la jouer aux cartes. Je tire une figure pour 50 dollars ou rien. Si tu perds, tu n'auras pas un sou de plus avant un an. » Je ne l'oublierai jamais. Il avait un 8 et moi un valet. Alors il a appuyé sur un bouton, appelé la fille, et il a dit : « OK, déchirez l'autre chèque et rajoutez-lui 50 dollars. »

Après six années de boulot, Tex Avery quitte la Warner Bros, lui laissant une vedette impérissable : Bugs Bunny. Un bref passage à la Paramount, et il se retrouve à la M.G.M. dont l'équipe vedette est alors celle de Hanna et Barbera, et leurs Tom et Jerry. En douze ans, Tex Avery va réaliser là ses cartoons les plus cinglés et créer ses personnages les plus connus : Droopy, George et Junior, le loup lubrique, le petit chaperon rouge « chauffé à blanc ». Douze années d'hystérie totale, de nuits blêmes et de boulot dingue. A tel point qu'en 1952, Tex Avery craque, complètement lessivé, et prend un an de vacances.

A son retour, le studio repart d'un bon pied, mais les temps ont changé. Le style « moderniste » d'U.P.A. fait des ravages, et les studios, pour économiser des bouts de chandelles, font de l'animation au rabais. La belle époque du cartoon, c'est râpé. En 1955, la M.G.M. ferme son studio de dessin animé, et Tex Avery retourne, vingt-cinq ans après, chez Walter Lantz. La boucle est bouclée. Mais Tex n'est pas satisfait de son contrat, et au bout d'un an il laisse tomber Lantz. Désormais, il va vivre de travaux publicitaires. Une page est tournée, et Tex Avery conclut, avec un peu d'amer-tume : « Le dessin animé, ce n'est plus ce que c'était. Nous étions tous jeunes, et nous rigolions bien, avec ces foutus machins. Mais c'est devenu un boulot sérieux par la suite, à mesure que l'on vieillissait. Ça coûtait plus cher, et on avait plus de poids sur les épaules. Le côté créatif me manque - construire l'histoire et mettre les gags au point. Les dessins animés de cinéma me manquent, mais je n'y reviendrai jamais. »

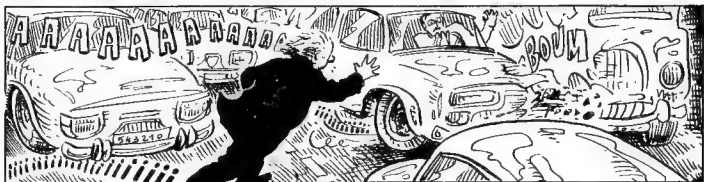
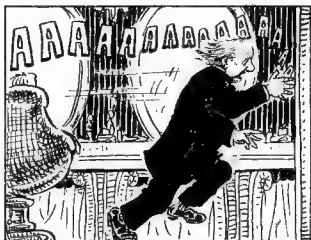
Voilà, that's all, folks !

Rivroire et Carret











À l'époque où l'Allemagne triomphante se couronnait à Versailles en la personne de Guillaume 1^{er} et, par la rude voix de ses hommes de guerre (1), annonçait à l'Europe atterrée que l'exquise sensibilité germanique pouvait s'allier à une inflexible dureté, un génie déjà couvert de gloire mais toujours rongé de soucis (2) achevait cette grandiose Tétralogie où s'exprime avec une incomparable puis-

collège et elles avaient été d'une sévérité extrême... J'avais envie d'exploser (7). Je devais, en effet, exploser en participant à un concours de rock qui se disputait par éliminatoires dans une sorte de sous-Crystal-Palace appelé « Casino de la Digue ». Avec ma partenaire, je m'y engageai avec frénésie. Elle devint vite « mon amie ». Je l'embrassais des heures durant parce qu'il ne me serait pas venu à l'idée de la pren-

pas de se demander, une fois n'est pas coutume, de cartésiens lecteurs ? Tout simplement parce que Wagner retrouvé et le rock abandonné s'associent tous deux dans ma mémoire à la vue superbe de ce marché couvert de Soissons dont ce mois-ci je vous proposerai l'étude. Une étude courageuse... Elle rouvre, en effet, et brutalement, bien des blessures ! Celles dont, en dix lignes et trois notes, je me

DOMMAGES DE GUERRE

sance l'âme de la nation dont les victoires bismarckiennes venaient, au monde stupéfait, de révéler la toute nouvelle et jeune force.

Lors des interminables polémiques vespéro-familiales des étés au bord de mer, je crois que c'est « ça » (3) que ma mère reprochait à Wagner plutôt que son chromatisme poussé aux frontières de la tonalité. Rouennaise, et peut-être parce qu'elle culpabilisait légèrement (4), ma mère, lors de ces aimables échanges de vus sur le « sublime précurseur », s'identifiait avec aisance à la pucelle d'Orléans. C'est avec une violence feutrée que, littéralement, elle montait à l'assaut de ma grand-mère paternelle, Lorelei granitique éternellement tendue de noir dont le sommet s'ornait du marbre blanc d'un visage le plus souvent muré de silence méprisant. Wagner était son dieu (5). Et, pour ma mère, finalement, il était permis de se demander si Wagner ce n'était pas ma grand-mère : sa belle-mère. Quand bien même aujourd'hui, et encore demain, me fascineraient elles, ces discussions oiseuses, alors, m'emmerdaient (6). Je sortais de six longues années de

dre comme une bête puisque je l'aimais. Dès lors, comme un fou et comme le voulait le temps, je la respectais (8). Cette frustration, pour déplaisante qu'elle fût, ne comportait pas que des désavantages... Car, quoique inconsciemment, elle offrait à la danse les forces que nous eussions trop sottement abandonnées au plaisir. Les résultats de cette abstinence que m'imposait une certaine idée de la femme étaient là, probants. Après deux semaines d'efforts, nous nous retrouvions quarts-finalistes. Ce n'était pas mal. Nos sacrifices, toutefois, furent insuffisants, car jamais nous n'allâmes en demi-finales. Ma déception fut grande. La sienne dut l'être davantage... Elle me plaqua pour un spectateur italien. Plus subtil qu'un moine coryphée, je ne sais. Ce dont j'étais certain c'est qu'il ne devait moins l'aimer. Snif ! Snif ! De ce jour, sauf en état d'ivresse, jamais plus je ne danse (9)... Et jamais la blessure ne s'est vraiment refermée. Je doute, d'ailleurs, qu'elle ne se cicatrise un jour (10).

Pourquoi ce Wagner des familles, pourquoi ce dernier rock du pseudo Crystall-Palace du Casino de la Digue, ne manqueront

suis permis de vous entretenir, la vue brouillée d'émotion.

Trapu vaisseau au radoub de quelque opéra wagnérien mais aussi monument d'hallucination élevé à la gloire de l'absolutisme marchand, nous eussions, certes, préféré paraphraser à son sujet les mots sublimes de Louis II de Bavière où il est dit que « maître des pierres, il fait vibrer des bâtiments que son génie élève au-dessus des soupçons de l'histoire... » Hélas ! Trois fois hélas ! A la vue de ce temple, un jour de marché, c'est l'Évangile selon saint Jean (2, 13-25) qu'inconsciemment murmure nos lèvres : *Et cum fecisset quasi flagellum de funiculis, omnes eiecit templo, oves quoque, et boves, et nummulatum effudit aes, et mensas subvertit* (11). De nos jours, on en internerait pour moins que cela... Il est vrai qu'à l'époque il n'existait ni loi anticasseurs, ni tribunal des flagrants délits.

Jean-Marie de Busscher

(1) Ces hommes de guerre, ces troupes, Frédéric II lui-même s'en méfiait. A des amis qui lui en vantaient l'étonnante allure, ne devait-il pas rétorquer (avec son insupportable cynisme) : « Ce qu'il y a d'étonnant chez ces gaillards, c'est qu'ils ne nous fusillent pas »



(2) « Wagner », disait Gobineau, « ne pourra jamais être heureux, car il y aura toujours autour de lui quelqu'un dont il devra porter la peine ». Et de son côté, Wagner écrivait (lettres à Uhlig). « Je ne puis concevoir comment un homme vraiment heureux puisse jamais songer à l'art. » Faut-il voir dans cette phrase mélancolique passer l'ombre d'un regret, y entendre un soupir vers le paisible bonheur qui se suffit à soi-même ?

(3) De ce « ca », c'était l'Ode aux armées alliées et la « Marche triomphale pour le couronnement de Guillaume I^{er} ». Ces deux œuvres, pour elle, occultaient tout l'œuvre de Wagner et elle aimait à raconter une anecdote qu'elle tenait de son père : « Un jour, Rossini, attendant la visite de Wagner, se mit au piano et joua la partition de Lohengrin, mise à l'envers comme par mégarde

« Ah ! mon cher maître, fit Wagner en entrant, ma partition est à l'envers ! » « Ah ! ah ! », dit Rossini, je trouvais en effet que ça allait mieux comme ça. » Ah, ah !

(4) Chrétienne fervente et Française intranquillante, ma mère répétait souvent « Quand je pense qu'elle a été brûlée vive à Rouen ! » Mes « Qui ça, elle ? » la foutait en rogne à tous les coups, mais on m'avait suffisamment cassé les pieds durant toute ma prime enfance avec les « dit-on « ti » ou « elle » lorsque l'on parle de son père ou de sa mère » ! Me venger sur Jeanne d'Arc, certes, n'était pas très élégant. Cependant, j'y réussis difficilement « Elle » était, avec Lyauzey, le défaut de sa cuirasse

(5) A son sujet, elle citait volontiers « votre » châteaubain qui affirmait « Il y a des

hommes pour lesquels la vertu n'est point la vertu reconnue par les autres hommes. Comme les montagnes dans la nature comme les monuments gigantesques dans les arts, ils sortent des proportions communes on les regarde et on a peur » (Château briand, « Pensées réflexions et maximes »)

(6) Après avoir discuté du développement polyphonique auquel Wagner semblait avoir assuré quelque nouvelle ampleur inotamment dans le « leitmotiv », ce démarrage culturel toujours le même débouchait tous les jours de la même manière sur le fait de savoir si la grande figure du romantisme était un vrai chrétien. Car, tout de même Tannhäuser hésitait éperdument entre la Vénus vauquenne et Elisabeth, la touchante image de la foi chrétienne. Son retrait, qui l'emportait irrésistiblement en deux sens opposés vers le Venusberg et la Wartburg, pouvait paraître bien suspect. Et, lorsque au tournant de la Wartburg, Wolfram et Walther magnifient dans leurs chants le chaste et pur sentiment chrétien, Tannhäuser ne répond-t-il pas, à ces poèmes éthérés, par des sarcasmes d'un genre bien douteux, dans l'onde immaculée que Wolfram se refuse à troubler, lui, en tout cas, n'hésite pas à tremper ses lèvres pour y boire, à longs traits, la volupté. Car c'est dans la volupté seule qu'il connaît l'amour (bravo !). Même ses admirateurs restent parfois sceptiques Villiers de l'Isle Adam qui, à l'automne 1868, passait avec le maître presque toutes ses journées, lui demanda s'il n'était chrétien que dans la mesure où l'exigeaient les sujets de ses drames. Wagner aurait protesté en souriant « Si, je ne ressentais en moi même la lumière et l'amour vivant de cette foi chrétienne dont vous parlez, mes œuvres qui, toutes, en témoignent, seraient celles d'un menteur, d'un singe. Sachez qu'avant tout je suis un chrétien. La tombe de ce « chrétien avant-tout » est cependant vierge de toute croix. On comprend mieux la perplexité de ma mère !

(7) Je sortais d'un collège dont les enseignements avaient été d'une sévérité extrême, au point de m'étonner. De cet étonnement, je m'ouvrais au titulaire de ma classe. Ce père d'une distinction exposée répondit, cool : « Voyez vous, cher Jean-Marie » - c'était la fin de l'année et il ne m'appelait plus mon sieur - « notre institution est un canon. De ce canon nos enseignements sont les rayures qui, toutes, en témoignent, seraient celles d'un menteur, d'un singe. Sachez qu'avant tout je suis un chrétien. La tombe de ce « chrétien avant-tout » est cependant vierge de toute croix. On comprend mieux la perplexité de ma mère !

(8) La danse fait partie des jeux légers qui font bientôt place à ces passions de feu dont Pascal dit qu'elles sont d'autant plus grandes que l'on a plus d'esprit. Je n'en manquais pas ! Et la nuit, j'avais du mal à dormir

(9) Des années durant, dans les « sorèdes », je ne m'arrachais au buffet que pour laisser planer sur les danseurs le regard biaisé de la mélancolie

(10) Voilà aussi comment une jeune inconséquente peut faire de vous, à l'instar des Romanoff bien que de l'amour, un hémophile !

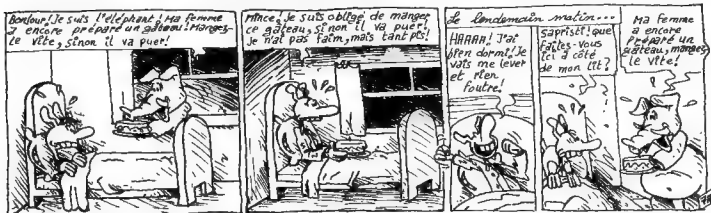
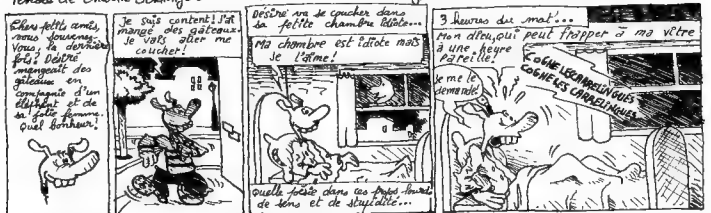
(11) « Alors il ramassa des cordes et en fit une espèce de fouet et se mit à le battre du Temple, avec leurs bœufs et leurs moutons. Il jette à terre l'argent des changeurs et culbute leurs comptoirs. »



« Comment celui qui n'est pas initié se représente la chevalerie » (gravure extraite de « L'Arc wagner », sa vie et son œuvre)

DESIRÉ GOGUENEAU

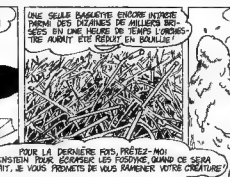
Pensez de Charlie Schlingo: "N'empêche que Désiré Goguenau est un vilain!"



FOSDYKE SAGA

Bill Tidy





JE VOUS AI DIT DE ME PASSER GÂ, MON GARS CET OUF DE GRUNTDON ME METTRAIT À L'ABRI DES SOUSIS POUR UN MOMENT.



UN DES TYPES QU'IL A TUES IL REMUE... IL ESSAIE D'ATTRAPER LA JAMBE DE WOLF FOTHERINGTON!

C'EST VOTRE DERNIÈRE CHANCE DONNEZ-MOI CET OUF OU JE VOUS VAPORISE!



LE... PARE... TOMBER

ET N'ATTENDEZ AUCUNE AIDE DE CES BONS À RIEN QUI RAMPENT SUR LE SOL.



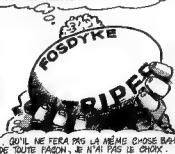
...JE PORTE DES CHAUSSURES EMPISONNÉES! 1B1

DES CHAUSSURES EMPISONNÉES? CE WOLF FOTHERINGTON EST VRAIMENT SANS PÎTIE...



...SI JE NE LUI DONNE PAS L'OUF, IL ME TUE...

D'UN AUTRE CÔTÉ, SI JE LE LUI DONNE, RIEN NE PRODUIT.



QU'IL NE FERA PAS LA MÊME CHOSE BÂ, DE TOUTE FAÇON, JE N'AI PAS LE CHOIX.

QU'EST-CE QUE VOUS ALLEZ FAIRE DE MOI? J1B2



VOUS PLINGUER.

UNE FOIS QUE VOUS M'AUREZ MONTRÉ L'ENFANT OU VOUS ALLEZ TROUVER CET OUF DE GRUNTDON!

ATTENTION, PAS DE RUSES MONTREZ-MOI SEULEMENT OÙ VOUS AVEZ RAMASSÉ CE SPECIMEN D'OUF DE GRUNTDON.



UN DÉLAI? JE VAIS L'ENTRAÎNER AU COEUR DE LA JUNGLE...

MAIS QU'EST-CE QUI SE PASSERA S'IL VOIT NOTRE PUBLICITÉ SUR L'OUF DE TRIPES ET QU'IL S'APERÇOIT QUE CE N'EST PAS UN VRAI? IL FAUT QUE JE DETOURNE SON ATTENTION.

HEU... J'AI DANZÉ DES FOTHERINGTON À MANCHESTER, CAPITAINE, OU ALORS ÉTAIT-CE DES FOTHERINGTON? VOTRE NOM S'ÉCRIT-IL...



JE N'EN SÀIS RIEN J'AI ÉTÉ À OXFORD, CAMBRIDGE, ETON ET HARROW...

MAIS JE N'AI JAMAIS APPRIS À LIRE ET À ÉCRIRE!

ÇA FAIT UN MOMENT QU'ON MARCHE, MON PETIT GARS. NE CROYEZ PAS QUE VOUS ME SÈMEREZ, COMME ÇA...



PARCE QUE JE CONNAIS CETTE ÎLE AUSSI BIEN QUE JE CONNAIS MA MÈRE...

QU'ELLE AILLE ROUBIR EN ENFER!



AADAH!

UN COUJOIR DE GRUNTDON!



NOM DE DIEU, ÇA FAIT DES ANNÉES QUE JE TRAQUE LES OUFES DE VINGSAURES ET QUE J'ENTENDS LES VIEILLES SORNETTES DES CHASSEURS SUR LE COUJOIR DE GRUNTDON ANYHOU.



J1B5

MAIS JE N'AI JAMAIS CRU QU'IL EXISTAIT IL DOIT Y AVOIR DES DOUZAINES D'OUFS. QUANT AU VOTRE...



ON DIRAIT UN OUF DE MOINEAU... MAIS QU'EST-IL PASSÉ?

SORTEZ DE LÀ...

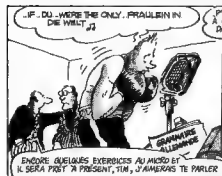


JE VOUS ENTENDS!

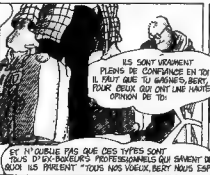
CRACK!



J186



J187



J189



J190

© graph 71

à suivre

Traduction Dominique Grange

écrit à la main

JE NE SUIS PAS IMPRESSIONNABLE.

ET MÊME, QUAND IL M'ARRIVE D'ÊTRE IMPRESSIONNÉ, ÇA NE ME FAIT PAS PEUR. J'ADJUTERAI QUE LA SENSATION ALORS ÉPROUVÉE NE M'EST PAS AGREABLE.

SI DONC J'AFFIRME QUE L'HISTOIRE QUI M'EST ARRIVÉE EST EFFROYABLE, CEUX QUI ONT LU CE QUE JE VIENS D'ÉCRIRE À LA MAIN TREMBLANT DE TOUT LEUR MEMBRE, ANSI QUE DE LEURS DOIGTS QUI FONT PARTIE DES MEMBRES, MAIS IL EST QUELQUEFOIS BON DE PRÉCISER.

BES QUI, PASSÉ L'ÂGE DE DIX ANS, FONT PLUS RALER, QUI AUTRE CHOSE ET RÉSISTENT JAMAIS.

J'AI JAMAIS FAIT PAS PARTIE DE RALER, CE QUI FAIT QU'ON PEUT LES EMPLOYER. UN APRES L'AUTRE SANS AVOIR L'AIR DE S'ÊTRE TROMPÉ.

IL N'EST ARRIVÉ PLUSIEURS HISTOIRES MERVEILLEUSES, QUATRE EXACTEMENT, POUR UNE SEULE HISTOIRE EFFROYABLE, AUSSI ÇA ME FAIT UN PEU CHIER QUE LES GENS PRÉFÈRENT ENTENDRE LE MALHEUR. JE PARLE EN TANT QUE CONTEUR SALAIRE, POUR CE QUI EST DU PLAISIR, PUR, AUCUNE DIFFÉRENCE.

PARMI LES HISTOIRES MERVEILLEUSES, MA PRÉFÉRÉE EST CELLE QU'JE SUIS TRICOTÉ TROIS FOIS AUCOURD'HUI DE LA MÊME PERSONNE LE MÊME JOUR. ON SAIT CE QUE C'EST L'ÉTOURDERIE, LA MÉMOIRE FAIBLE, LES PHÉNOMÈNES QUI ME PASSENT SOUS LE NEZ SANS LAISSER DE TRACÉ. BREF, À MA TROISIÈME DÉCLARATION D'AMOUR, J'AI COMPRIS QUE JE LA PRENais POUR UNE AUTRE À CHAQUE FOIS, ELLE (C'ÉTAIT UNE FILLE) ME TRÉPASSA TROP PEU FIDÈLE ET S'ENFONÇA DANS LA NUIT.

CE N'EST QUE LE DÉBUT DE L'HISTOIRE MERVEILLEUSE. À LA FIN, TOUT RENTRE DANS L'ORDRE MERVEILLEUSEMENT, MAIS J'ARRÊTE VOLONTAIREMENT L'EXCITATION BRÈVE DE L'HISTOIRE À UN MOMENT OÙ ÇA SE PASSE PLUTÔT MAL POUR PAS ENNUYER TOUT LE MONDE.

SEPT ANS PLUS TARD JE RACONTAIS MON HISTOIRE MERVEILLEUSE À UN ARBRE — L'ARBRE NE FAIT PAS PARTIE DE MERVEILLEUX, C'EST LE SOBRICQUET DONT DONT AFFRONS DANS LES MILIEUX FLÂNDS. LES ANS UN PEU PLUS SOUVENT LA, J'AI BIEN FAUT EMPLOYER DES EXPRESSIONS SNOBS — QUAND Soudain UN BRUIT ÉPouvANTABLE SEMBLANT SURGER DES TREFONDS DE L'ENFER LE PLUS PROFOND, VINT SATURER MON TYMPAN EN UN INSTANT DE CONTENUANCES PAR LA VIOLENCE DE L'ATTAGUE ONDULANTE DONT SON NOMBRE DE FRÉQUENCES ÉTAIENT PAR CHANCE BEN TROP INFRA OU ULTRA POUR ÊTRE ELLES AUSSI ENREGISTRÉES EN TANT QUE BRUIT INSOUTENABLE.

PAR BONHEUR, IL NE M'EST PAS ARRIVÉ QUE DES HISTOIRES EFFROYABLES, MAIS CE DONT MÊME CELLES QUE L'ON RETIENT, SURTOUT SI COMME MOI, ON S'EN EST TIRE MIRACULEUSEMENT VIVANT ET SAUF, SAUF FAISANT PARTIE DE VIVANT MAIS L'EST PAS SUPERFLU PARFOIS DE METTRE LES POINTS SUR LES I.

CE SONT AUSSI CELLES QUI DONT ÉCOUTÉES LE PLUS VIOLENTIERS, AU CONTRAIRE DES HISTOIRES MERVEILLEUSES.

LE CHIEN DE MON ARBRE, AUQUEL NULLE FRÉQUENCE N'ÉTAT ÉTRANGÈRE, DEVINT QUASI-FOU À LA SECONDE MÊME ET SAUTA À LA GORGE DE SON MAÎTRE QU'IL TERDRA BIEN AVANT QUE J'AIE PU INTERVENIR EFFRÈREMENT, OCCUPÉ QUE J'ÉTAIS À NOYER LA FEMME DE MÉNAGE QUI VOULAIT ME TRANSFÉRER LE COU À L'ÂGE D'UNE SCIE À BOIS.

LONGUE JE REPRIS MON CALME, JE ME RENDIS COMPTE DE LA VANITÉ DE MES EFFORTS. LA BAHONNÉE ÉTAIT VIDE.

ALLONGÉE DEDANS, VAN DOLORS, MA FEMME DE CHAMBRE, NE SAVAIT COMMENT S'EXCUSER, NICOLAR, LE CHIEN DE MON ARBRE, LES BABINES EN SANG, NE COMPRIENT PAS CE QUI AVAIT PU LUI ARRIVER.

DANS TOUTE LA ZONE OÙ LE BRUIT AVAIT ÉTÉ ENTENDU, LE MÊME VENT DE FOLIE AVAIT SOUFFLÉ.

PRÈS DE 50 MEURTRES, L'ORIGINE DU BRUIT DEVAIT RESTER MYSTÉRIEUSE.

UNE AUTRE VAGUE DE MEURTRES DE PRODIGES QUELQUES MOIS PLUS TARD, MAIS NON PRÉCÉDÉE DE L'ABOMINABLE PAQUET DE BONS.

À LA RÉFLEXION, IL M'AVAIT SEMBLÉ ENTENDRE UN LÉGER BRUIT, POURTANT, LORS DE CETTE SECONDE VAGUE, JUSTE AVANT QUE VAN DOLORS NE SE PRÉCIPITE SUR MOI UNE MACHE À LA MAIN, MAIS BIEN DE COMPARABLE À LA PREMIÈRE FOIS.

LES ENQUÊTEURS M'EN PRÉOCCUPÈRENT PAS.

LES VAGUES SUIVANTES SE FIRENT DANS LE SILENCE LE PLUS TOUT, AMÉLIORANT PAR LA EFFICACITÉ DES MEURTRES. ILS AVAIENT ENFIN ÀS LEUR SIGNAL AU POINT.

LORSQUE, LA MORT DANS L'ÂME JE DÉCAPITAI VAN DOLORS DES 6A DEUXIÈME TENTATIVE, L'APPREHENSION DE LA TERRIBLE VÉRITÉ M'AVAIT DÉTODTÉ TOUT ESPOIR DE CONSERVER MA DOMESTIQUE.

MES THÉORIES FIRENT SOURIRE LES ENQUÊTEURS, MAIS UNE FOIS SORTI DU BÂTIMENT, JE SOUFFLAIS DANS UN SIFFLET À ULTRA-SONS, DÉCLANCHANT UNE BAGARRE GÉNÉRALE DANS LE COMMISSARIAT.

POUR MOI, C'ÉTAIT CLAIR, ILS ÉTAIENT PARTOUT.

L'ATTITUDE DE VAN DOLORS LE FAMILIER ÀS SOUS, IDENTIQUE À CELLE DE NICOLAR, AVAIT ÉVEILLÉ MES SENS. QU'AVAIT-ELLE ENTENDU QUI LA TRANSFORMA AINSI EN FOLLE SANGUINAIRE?

LEUR TYMPAN N'EST PAS LE MÊME QUE LE NOTRE, ILS ONT PU NOUS ASSASSINER SUR UN SIMPLE SIGNAL SONORE VITE RÉGLÉ APRES QUELQUES BALBUTIEMENTS.

AUCOURD'HUI, DEPLUS QUELQUES MOIS, PLUS DE VAGUES DE CRIMES, SOMMES-NOUS DÉJÀ EXTERMINÉS?

Voici ce que j'ai trouvé sur la frontière d'un royaume. On ne branche jamais avec les rails. Signé: Michel Tournier.

ET QUAND JE DIS "NOUS", EST-CE QUE ÇA A ENCORE UN SENS?

"NOUS" FAIT-IL PARTIE DE VOUS QUI ME LIÈZ?

CEUX QUI SE SONT RUTÉS DE MA GUILLE AU DÉBUT, QUAND JE PRÉCISAS POUR DOIGTS ET MEMBRES, SAUF ET VIVANT ET ETC., PEUVENT VEUR AVEC LEUR GRAMMAIRE, JE LEUR EXPLIQUERAI QUE TOUT N'EST PAS SI SIMPLE.

Hugo

MÉMOIRES DE JULIEN DARVEC

(ÉPISODES DE MA VIE DANS LA FORÊT)





SILENCIEUSE, LA NUIT ÉTAIT DÉJÀ TOMBÉE
LORSQUE JE ME DÉCIDI À RENTRER.
J'ÉTAIS UN PEU SAOUL, LE FROID ME PI-
QUAIT AGRÉABLEMENT LE VISAGE.



JE M'ENTONNANÇAI LA FORÊT, LORSQUE
JE SENTIS UNE PRÉSENCE
DERRIÈRE MOI.



ISOR N'AVAIT SUIVI...



IL SEMBLAIT RÉSOUDU À NE PAS ME QUITTER...
NOUS SOMMES REPARTIS TOUTS LES DEUX.



À QUELQUES
LIEUES DE CHE-
TOI, J'ENTENDIS
LES HURLEMENTS
DE DES LOUPS
QUI NOYAIÈNT
LE SILENCE DE
LA FORÊT





JE COURUS VERS UNE SCÈNE QUI ME LAISSA PÉTRI-
FIÉ UN MOMENT.



CELLE-CI, TEAROSÉE, DEMEURÀ QUELQUES INSTANTS
SUR PLACE, AVANT DE FUIR ET DE DISPARAÎTRE DANS
LE LOINTAIN. JE COMPAIS QUE J'EN LA REVERRAI JAMAÎ.



MOI J'ÉTAIS UN RIEN GUIGNÔL AVEC MON
BATON!!



JE DÉCIDI DE M'OCCUPER DE MON SORT
PLUS QUE DE CELUI DE LA FOLLE.



JE M'APERÇUS BIEN
VITE QUE MES AS-
SAILLANTS N'ÉTAIENT
PAS AMIS D'IN-
TENTIONS HOSTILES



JE REPRI MA ROUTE TIMIDEMENT



ILS M'ACCOMPAGNÈRENT
DOCILEMENT JUSQU'À
CHEZ MOI, GUIDÉS PAR
LA MÊME ATTRACTION QU'
ENTRAÎNA PEUSTARDICH



JE LES ADOPTAI.

PERCÉS PAR LE SOMMEIL,
MES SOUVENIRS REJOI-
GNIRENT BIENTÔT LE DO-
MAINE DES SONGES.





C'EST ENFIN PAR HASARD QUE J'AI PU ÊTRE
ÉCLAIRÉ SUR CE MYSTÈRE QUE JE NE COMPRENDS
PLUS À COMPRENDRE,

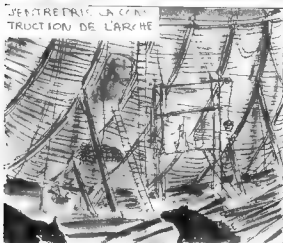
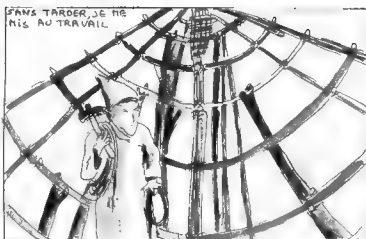


AVANT RENDU VISITE AU VIEIL
HOMME DE LA FORÊT.

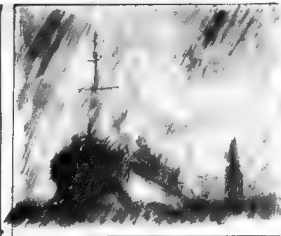


CELUI, QUI COMME NOÉ
SAUVERAIT LES ESPÈCES
DU DELUGE, ABANDONNANT
CETTE FOIS, L'HOMME ET
SA MISÈRE AU CHAOS
FINAL!..





PENDANT DES ANNEES, J'AI ESSEYE LES PIRES
TEMPÊTES: MILLE FOIS LES CIEUX SE SONT
DÉCHAINÉS...



TOUJOURS LE
SOLEIL EST
REVENU ME
NARGUER.



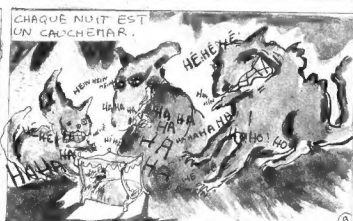
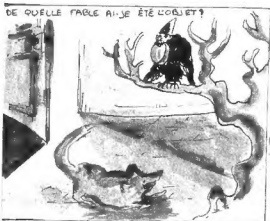
LE VIEL HOMME
EST MORT CET
HIVER.

GASTON EST PARTI, ABANDONNANT SON MOULIN
AUX SPECTRES QUI L'ENVAHISSENT



JE SOIS SEUL.





CHAQUE NUIT EST UN CRI.



CHAQUE NUIT JE ME VOTE DANS UNE MER DE SILENCE



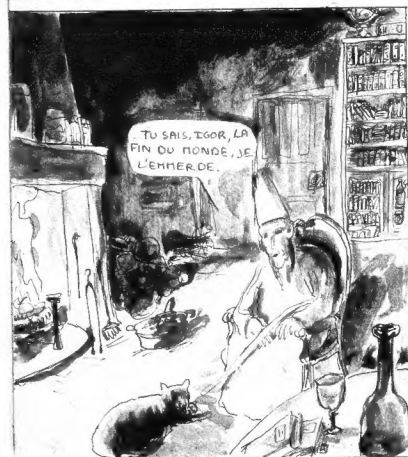
IGOR A VIEILLI EN NEUFES TERRES QUE MOI.



C'EST LE SEUL QUI SOIT RESTÉ FIDÈLE
AU VIEILLARD QUE JE SUIS DEVENU.



QUI ENTERRERA L'AUTRE ?



LA VIE NE DEMANDE QU'À RESTER
CALME.





Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI
en 1979 tout en sachant qu'ils
avaient tort de ne pas
l'acheter en 1969 ?

Qu'ils
crèvent !



